

Histoires européennes d'Ukraine

2024

Histoires européennes d'Ukraine, 2024. – 84 p., ill.

Cette publication marque le quinzième anniversaire du Prix de littérature de l'Union européenne (European Union Prize for Literature, EUPL) et notre soutien constant à la communauté littéraire en Ukraine. Depuis 2019, ce prix a récompensé deux écrivaines ukrainiennes : Haska Shyyan (2019), pour son deuxième roman, *Dans son dos*, et Ievheniia Kouznetsova (2022), également pour son deuxième roman, *Demandez à Mietchka*. Le consortium EUPL tient à les remercier toutes deux d'avoir accepté de participer à cette publication spéciale.

Ce livre a été publié en collaboration avec l'agence littéraire OVO, que nous remercions chaleureusement, en particulier sa directrice exécutive, Victoria Matioucha, pour son soutien inestimable dans la coordination du travail des traducteurs, des rédacteurs et de l'illustratrice, Sofiia Souliï. Nous sommes reconnaissants à Andreï Kourkov d'avoir accepté d'écrire la préface. Nos remerciements vont également à tous ceux qui ont rendu cette parution possible.

À l'occasion de la Foire du livre de Francfort, ce livre est publié en ukrainien sous trois versions bilingues : allemande, anglaise et italienne. D'autres versions linguistiques seront disponibles sur le site web de l'EUPL (www.euprizeliterature.eu).

La publication a été cofinancée par l'Union européenne. Les opinions et points de vue exprimés n'appartiennent qu'aux auteurs et ne reflètent pas nécessairement la position de l'Union européenne et de l'Agence exécutive européenne pour l'éducation et la culture (EACEA). Ni l'Union européenne ni l'EACEA ne peuvent être tenues responsables de ces opinions.



EUROPEAN UNION
PRIZE FOR LITERATURE



Co-funded by
the European Union

EUPL 29, Chaussée d'Ixelles Box 4, 1050 Brussels

info@euprizeliterature.eu



© EUPL – versions traduites
© Version ukrainienne –
Andreï Kourkov, Haska Shyyan,
Ievheniia Kouznetsova
© Illustrations – Sofiia Souliï

Haska Shyyan, Ievheniia Kouznetsova

Histoires européennes d'Ukraine

Préface d'Andreï Kourkov

*Illustrations de Sofiia Souliï
Traduction d'Anthelme Vidaud*

Sommaire

Préface.....	5
Euromirage.....	10
La Nuit de la Saint-André.....	45

Préface

Andrei Kourkov

Présenter la littérature ukrainienne contemporaine au lecteur étranger relève de la gageure, tant le lecteur cultivé s'appuie habituellement sur des références « antérieures », issues de la littérature classique d'un pays, avant de se plonger dans sa production actuelle.

Or, la littérature ukrainienne classique, malgré de nombreuses traductions ces dernières années, demeure un continent largement inexploré hors de ses frontières. Par conséquent, ses liens avec les traditions et l'histoire européennes, essentiels, sont également méconnus. Aujourd'hui, faire connaître le travail des écrivains contemporains est un honneur et un travail extrêmement gratifiant, car, avec l'agression russe et la tentative délibérée de détruire une culture et une identité, tout ce qui est ukrainien (l'histoire, la culture et la littérature, en particulier) prend une résonance particulière.

Mais avant de présenter les deux représentantes de la littérature contemporaine que vous allez découvrir dans ces pages, permettez-moi d'évoquer quelques figures de la littérature classique ukrainienne. Vous verrez ainsi comment la création actuelle s'inscrit dans une tradition littéraire d'inspiration européenne.

Parmi mes héros ukrainiens préférés du passé, se distingue un certain Giorgio da Leopoli. Il se faisait

aussi appeler Iouriï Drohobytch, mais son vrai nom était Iouriï Donat-Kotermak.

Figure de la Renaissance, le poète, philosophe, astronome et astrologue, Iouriï Donat-Kotermak naît à Drohobytch, non loin de Lviv. Après des études à l'Université Jagellon (Cracovie), il y exerce en qualité de professeur. Ensuite, il travaille dans la plus ancienne université d'Europe, à Bologne. En 1481, il est nommé recteur de l'université de Bologne. En février 1483, il imprime à Rome un livre en latin, *Évaluation prognostique de l'année en cours 1483*, considéré à ce jour comme le premier livre ukrainien imprimé.

127 ans plus tard, en 1610, un autre penseur, écrivain, philosophe et théologien ukrainien, Meletius Smotrytskyi, publie une œuvre polémique, *La Lamentation*. Il écrit et imprime ses œuvres en polonais.

Enfin, Hrihoriï Skovoroda naît en Ukraine en 1722. Il devient le plus célèbre penseur mystique ukrainien, mais il est également poète, théologien, auteur de traités philosophiques, qui lui valent le surnom de « Socrate ». Hrihoriï Skovoroda écrit en vieil ukrainien, en slavon d'église, en dialecte slobodien du russe, et en latin. De son vivant, ces écrits ne sont pas publiés à cause de la censure ecclésiastique.

C'est sur ces fondations solides que reposent la glorieuse littérature ukrainienne classique des XIXe et XXe siècles ainsi que la création contemporaine, quand bien même de nombreux auteurs ukrainiens actuels affirment que leurs œuvres n'ont aucun lien avec celles du passé.

La littérature ukrainienne d'aujourd'hui est avant tout représentée par une nouvelle génération, qu'on peut qualifier de « génération de la guerre ». Grâce à sa créativité et à son activisme citoyen, elle a pris le pouvoir sur la génération précédente, qui avait dû composer avec la crise politique, morale et économique née de la chute de l'URSS, et dont les œuvres avaient secoué l'apathie du lecteur post-soviétique. Pourtant, sans Iouriï Androukhovytch, Oxana Zaboujko, Mariia Matios, et d'autres figures de la « génération d'avant », il aurait été difficile pour la nouvelle vague d'écrivains ukrainiens de trouver son public.

Mais en Ukraine, comme dans tout pays où l'on lit beaucoup, la littérature évolue de manière imprévisible et dynamique, surtout depuis 2014. Cette année-là marque en effet le début de la guerre russo-ukrainienne, et depuis, les écrivains se sont sentis investis d'une responsabilité personnelle envers l'avenir du pays et celui de leurs lecteurs, tout en devenant à la fois chroniqueurs, témoins, participants et juges des événements qui bouleversent l'Ukraine.

Le « récit de guerre », y compris documentaire, parfois porté par des participants de la guerre, vétérans et volontaires, est devenu le genre le plus répandu en Ukraine. Cependant, la littérature grand public n'a pas perdu de son énergie, invitant le lecteur à comprendre et à analyser sa place dans l'Ukraine d'aujourd'hui et dans l'histoire du pays. Bien sûr, la guerre en cours apparaît aussi, en toile de fond, dans les œuvres dont elle n'est pas le cœur du sujet. La guerre ayant bouleversé le destin de chaque Ukrai-

nien, il est tout naturel qu'elle traverse la vie de tout personnage littéraire ukrainien.

Quant aux deux écrivaines présentées dans ce livre, elles ne se consacrent pas au « récit de guerre ». Elles écrivent la vie telle qu'elle se vit aujourd'hui dans notre pays. La prose de Haska Shyyan et de levheniia Kouznetsova reflète notre réalité, parle de nos rêves et de nos problèmes, de nos questions existentielles, parfois difficiles à exprimer à voix haute mais pourtant essentielles à formuler.

Haska Shyyan s'est fait connaître dans la littérature ukrainienne avec son roman *Dans le dos*, pour lequel elle a reçu en 2019 le Prix de littérature de l'Union européenne. Ce roman a suscité des débats houleux dans les cercles littéraires en Ukraine, du fait des questions douloureuses que la protagoniste du livre, Marta, une jeune habitante de Lviv, tente de résoudre : le patriotisme, artificiel et sincère ; l'engagement et le désengagement dans le destin d'un pays en guerre ; la tolérance et la violence ; le diktat et la liberté de choisir son propre chemin. Aujourd'hui, alors que des millions d'Ukrainiens ont trouvé refuge en Europe, *Dans le dos* est d'une actualité sociale d'autant plus prégnante.

Le thème central de la prose de levheniia Kouznetsova est la « maison », dans toutes ses acceptions et nuances. La maison comme communauté, sanctuaire, abri, refuge. C'est une maison heureuse que levheniia a créée dans son roman *Demandez à Mietchka*.

Son dernier roman, *L'Échelle*, traite de la cohabitation forcée, dans la même maison, de membres d'une même famille aux principes et aux comportements

très différents. La situation décrite dans le livre est directement liée à la guerre russo-ukrainienne. Le personnage principal, un jeune informaticien ayant émigré en Espagne juste avant la guerre, reçoit la visite de parents réfugiés. Dans sa spacieuse maison de trois étages, le propriétaire se retrouve désormais à l'étroit et mal à l'aise. C'est un œuvre qui interroge l'espace privé, la coexistence et la tolérance.

Ievheniia Kouznetsova se distingue par sa capacité à dépeindre des situations difficiles, parfois dramatiques, avec ironie et bienveillance. C'est sa marque de fabrique.

La littérature ukrainienne vit aujourd'hui une période dramatique mais très dynamique. De nouvelles librairies ouvrent, et les écrivains engagés dans l'armée continuent d'écrire des romans, même en pleine guerre. Parmi les auteurs à découvrir, je recommande Markiiian Kamysh, Sofiia Androukhovytch, Artem Chapeye, Kateryna Mikhalitsyna, Olexandr Mykhed, Artem Cheh. Leurs livres ont été traduits dans de nombreuses langues. Avec Haska Shyyan et Ievheniia Kouznetsova, représentées dans cette parution, ils constituent le monde littéraire de l'Ukraine contemporaine. Un monde accessible aux lecteurs étrangers, qui les aidera à mieux comprendre l'Ukraine, son histoire et son présent.

Traduit par Anthelme Vidaud

Euromirage

Haska Shyyan

L'été 1989 fut semblable à un téléphérique qui, d'un côté, plongeait vers la main tendue de Lénine et, de l'autre, s'évanouissait dans la brume des sommets.

En mai, nous avons été enrôlés chez les pionniers. À l'époque, c'était déjà un peu anachronique mais tous les rituels étaient suivis à la lettre : nous nouions nos foulards rouges et nous nous prenions en photo devant la statue du Guide. Ce dernier se dressait dos à l'opéra de Lviv et personne ne cachait son indignation devant un tel manque de respect. En soi, ce nain bougon à casquette me laissait de marbre, mais son omniprésence et le respect démesuré qui lui était voué, qu'il soit représenté de profil, de face, en grand-père chauve ou en garçon angélique aux cheveux bouclés, façon petit Cupidon, m'exaspérait. « Lénine par-ci, Lénine par-là, ras-le-bol à la fin », pensais-je.

Les seules manifestations soviétiques de solennité qui avaient réussi à capter mon attention d'enfant étaient les enterrements des deux dirigeants pré-Gorbatchev. Ces jours-là, les processions de deuil organisées dans toutes les villes d'URSS ressemblaient de ma fenêtre à un cirque itinérant mimant le chagrin.

**GOODBYE
LENIN**

Back to school collection 1989



Bonus non négligeable, elles nous avaient fait manquer l'école, car tout le monde s'était vu accorder un maigre jour de congé.

À la fin de l'été 1989, tout avait changé. Dieu sait pourquoi. Avant la chute finale de l'URSS, il restait encore deux longues années et le mur de Berlin tenait encore solidement debout, même s'il ressentait sans doute de puissantes secousses tectoniques. Or, le jour de la rentrée scolaire, le 1^{er} septembre 1989, les portraits de Lénine qui trônaient au-dessus des tableaux de classe avaient disparu : ni vu ni connu, on ne les avait tout simplement pas raccrochés après le rafraîchissement des salles. Il n'en restait même pas des carrés décolorés ; juste quelques clous qui en trahissaient l'absence et auxquels seraient bientôt accrochés Taras Chevtchenko, Jésus, ou encore une horloge avec un lapin fantasque encourageant à boire du Nesquick, distribué dans les écoles par des vendeurs ambulants.

Il est fort possible qu'un des facteurs de cette décommunisation accélérée ait été les écoliers américains, venus en échange académique dans notre établissement. Ils ne portaient pas d'uniforme et, mieux encore, ils portaient des jeans ! Ce symbole criant de l'Occident décadent, plein de tentations. Et ce n'était pas tout. Nous écrivions alors au stylo à plume et une Américaine, peu habituée à cet outil *old school*¹ (qui revient aujourd'hui à la mode), au lieu de nettoyer une tâche d'encre noire de son jean, en a enduit entièrement ce dernier. Pour sa défense, il faut dire qu'à l'époque, à

¹ En anglais dans le texte.

Lviv, l'eau courante ne coulait que de six heures à neuf heures du matin, puis de six heures à neuf heures du soir. Les machines à laver automatiques à cycle complet relevaient alors de la pure science-fiction.

Ce manifeste à l'encre noire, d'une audace inouïe et inédite, sema les graines d'une révolte générale de la jeunesse : tout le monde se souleva contre l'uniforme, portant chaque jour un peu plus hardiment ce qu'on dénichait dans sa garde-robe et celle des parents (peu diversifiée), s'éloignant toujours plus du triptyque canonique robe marron – tablier blanc – veston rigide. Des foulards rouges, il n'était même plus question. L'équipe pédagogique et la direction scolaire acceptèrent tout cela sans résistance ni réprobation, comme si elles-mêmes attendaient cette vague de liberté, qui les saisirait et les emporterait à leur tour, loin d'un monde qu'ils rêvaient de fuir depuis longtemps et dans lequel elles étaient lasses de vivre. Je ne sais pas ce qui me gênait le plus : le total inconfort matériel et les files d'attente nocturnes pour les produits de base, ou bien la profonde méfiance entre les gens et les mensonges du système. La vie soviétique moyenne était devenue tellement insupportable qu'elle avait atteint un point critique pour la plupart des gens, indépendamment de leur âge et de leur profession.

Cet été-là, comme quelques autres auparavant, nous avons reçu la visite de la mère d'une camarade de classe qui vivait depuis une dizaine d'années en RDA. Avec son mari, ils étaient propriétaires d'une belle caravane, qu'ils avaient accrochée à leur Wartburg orange à l'occasion d'un long voyage transfron-

talier. Leur fille de cinq ans pouvait y dormir confortablement lors des passages de frontières, qui duraient jusqu'à un jour ou deux. Ils la garaient dans notre cour, qui était bien fermée, et cette capsule blanche comme neige et toute équipée me semblait la combinaison rêvée entre un refuge pour temps compliqués et une navette (voire un portail) vers une vie meilleure.

La possibilité d'un miracle s'esquissait quand, depuis les portes immaculées de la caravane, semblable à une boîte magique, on distribuait des chewing-gums Wrigley's et du chocolat Milka. Enfant, ces attributs me suffisaient pour y croire inconditionnellement : là où l'on fabriquait ces impeccables petites maisons voyageuses, la vie était meilleure et tout le monde avait bonne haleine. Ce que ne faisaient que confirmer les catalogues OTTO qu'on nous rapportait. Même si nous ne pouvions rien y commander, c'était le plus beau des cadeaux : je me souviens encore de l'odeur fantasmée des draps, des modèles de vêtements en huit couleurs (magique !), des sous-vêtements en dentelle et des masseurs de poitrine qui ornaient les pages. Quand on le prêtait pour quelques jours, le catalogue nous revenait parfois avec des pages manquantes.

À l'époque, on parlait déjà beaucoup de la réunification de l'Allemagne et je me souviens d'une discussion au cours de laquelle nos amis se demandaient pourquoi les républiques soviétiques voulaient se séparer de Moscou, quand l'Europe s'efforçait au contraire d'effacer les frontières. Une telle question ne pouvait se poser qu'à des gens qui n'avaient jamais été directement victimes de siècles d'impérialisme russe.

En fait, la réponse était simple : nous voulions nous aussi nous unir à l'Europe, mais pour cela il nous fallait avant tout devenir libres.

Quand les frontières s'ouvrirent enfin, nous rapprochant des charmes du monde occidental, mon grand-père se lança dans un voyage épique à travers l'Europe, dans sa Lada jaune. C'était après la chute du mur, et nous pouvions à présent aller au-delà de Dresde et de ses musées, jusqu'aux magasins d'électroménager de Berlin-Ouest. Là-bas, mon grand-père dépensa une grande partie de ses économies, échangeant ses roubles contre des Deutsche marks, pour acheter un magnétoscope. Rien que la boîte, illustrée d'éléphants et de girafes courant dans une savane, était source de fascination. Après que nous eûmes tenté, vainement, de raccorder au téléviseur ce totem de la modernité, celui-ci finit par retourner dans son carton.

Il se pourrait bien, un jour, que les éléphants et les girafes s'échappent de la cachette de grand-mère, comme dans *Jumanji*. Aujourd'hui, il serait temps de vendre cette boîte magique à un néo-amateur de *vintage*, qui aurait tout loisir de visionner les archives familiales, à commencer par les trois heures de cassette VHS du mariage de mes parents (sur Instagram, on imite avec soin ce genre de vidéos à l'image enneigée et tremblante). Et c'est sans doute sur cet appareil qu'il faudrait revoir *Good Bye Lenine!* et *La Vie des Autres* : une telle expérience offrirait à coup sûr une immersion singulière dans l'époque. On pourrait en profiter pour recréer l'atmosphère des vidéo-clubs illégaux, une activité qui a propulsé vers

le succès de nombreux politiciens et entrepreneurs ukrainiens.

Ces années-là, je suivais avec mes yeux et mes oreilles d'enfant ce qu'on nomme aujourd'hui la lutte de libération nationale, le renversement de l'empire et la décolonisation. La Révolution de granite avait commencé par une grève de la faim, menée par des étudiants sur la place de la Révolution d'Octobre, à Kyïv, qui ne s'appelait pas encore la place de l'Indépendance². Preuve d'une cohésion et d'une coordination hors du commun en ces temps pré-numériques, une chaîne humaine s'était formée à cette occasion, rassemblant par un jour de décembre des centaines de milliers de personnes qui se tenaient par la main : une véritable colonne vivante, de près de cinq cents kilomètres de long et reliant une grande partie du pays d'ouest en est. Dans notre album de famille, il y a une photo de mes parents, en noir et blanc et un peu floue, qui transmet la sensation de leurs pieds gelés dans des chaussures inadaptées au froid, quelque part sur l'autoroute entre Kyïv et Jytomyr.

Cette époque avait vu le triomphe d'un art vierge de toute marchandisation. Comme les ressources manquaient, nous créions sans argent, et non pour en gagner. Avec un budget plus confortable, le résultat aurait été tout autre. C'était parfois raté, mais le plus souvent, c'était féérique, fantasmagorique, porteur d'une énergie unique. Je me rends compte aujourd'hui de la chance d'avoir pu, à mes dix ou douze ans, me

² Plus connue sous son nom ukrainien de Maïdan Nezalejnosti.



GOODBYE LENIN

Back to school collection 1989



F
E
D
C
B
A



plonger dans la formation de la nouvelle scène littéraire, musicale, théâtrale. Le festival « Vyvykh », la performance de Bou-Ba-Bou au cirque de Lviv, « Chrysler Imperial » à l'opéra, les concerts du premier groupe de « Coq Mort » au théâtre Kourbas, figurent parmi les souvenirs les plus marquants de ma prépuberté.

Ces noms parleront à peu de monde, y compris en Ukraine, les projets en question n'étant jamais passés dans la culture de masse : tout l'espace médiatique était alors occupé par le showbiz russe. Mais pour les avertis, c'était comme couper (avec une lime à ongles, certes) la corde de remorquage qui vous entraînait, contre votre gré, vers les eaux arctiques et le pergélisol éternel des icebergs. Alors qu'on n'avait qu'une envie : dériver avec les courants chauds vers les ports européens de rêve. L'Europe, c'était une illusion, un mirage, un mythe absolu du bien-être, une vie confortable et séduisante, des intérieurs décorés comme dans les livres, les films et les magazines, à mille lieues du quotidien gris et sombre, dégradé par la négligence communautaire soviétique.

Avec son généreux paysage architectural austro-hongrois, Lviv, la ville où j'ai grandi, m'offrait un peu l'illusion des charmes discrets de la bourgeoisie et avait façonné mes standards esthétiques européens. Les coordonnées de mes voyages s'inscrivaient dans un axe est-ouest, même s'il fallait se déplacer vers le nord ou le sud : le politique primait sur le climatique. Le passage de la frontière occidentale, située à une soixantaine de kilomètres de chez nous, faisait l'objet d'illusions frémissantes, dont l'approche passait par

des liasses de documents et des semaines d'attente torturée du visa.

Je pus franchir ce portail pour la première fois en 1993. Dans le contexte de l'effondrement financier de l'État, alors que mes parents n'avaient pas perçu leurs salaires depuis des mois, cela relevait du miracle. Avec ma classe d'école, nous traversâmes toute l'Europe en autobus et, depuis la Belgique, nous partîmes à bord d'un ferry pour l'Angleterre. Sur la route, nous voyions peu de choses ; je jugeais donc l'état de bien-être des pays parcourus à celui des WC dans les stations-services : l'odeur de parfum et l'eau chaude s'écoulant des robinets me propulsait derechef vers une dimension supérieure. De longues années après ce voyage, j'associais encore le monde occidental à l'odeur entêtante des fast-foods, qui ne sont arrivés chez nous qu'une quinzaine d'années plus tard (nous ne savions pas encore qu'il n'y avait pas de quoi s'en réjouir).

À mon retour, un mois plus tard, j'avais l'impression d'avoir complètement changé : gavée de Coca-Cola et de jus de pomme, vêtue de tenues à la mode chez les adolescents européens, je rêvais d'une paire de chaussures Dr. Martens, vœu exaucé pour mes quatorze ans grâce aux efforts considérables de ma famille. En marchant sur les pavés de Lviv avec mes « Doc », je me sentais presque à



Vienne ou à Prague, ces décors de carte postale qui incarnaient ma conception naïvement adolescente de l'Europe la plus européenne qui soit.

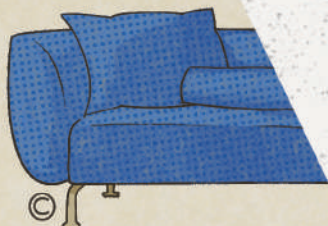
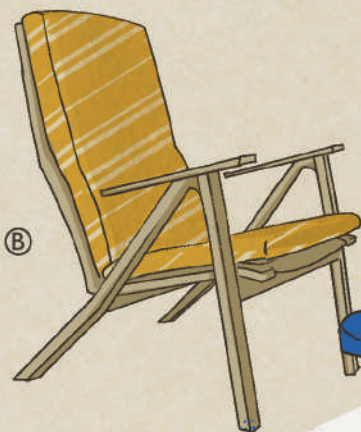
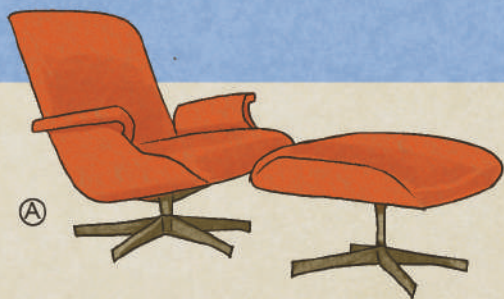
Je n'étais pas la seule à avoir cette représentation naïve. Dès que l'offre des magasins et des restaurants ukrainiens se diversifia, sous l'effet des importations, le signe de qualité se manifestait via le préfixe « euro », même si le produit en question provenait de Chine ou de Turquie. « Euro » pouvait alors tout qualifier : les logements rénovés (qui n'avaient pourtant rien à voir avec les appartements de Paris ou Stockholm), les pressings, les pelouses, les marchés... Pour signifier que quelque chose venait d'être rénové, repeint dans une couleur criarde, recouvert de PVC, décoré de lions d'albâtre ou d'ornements dorés, et parfois même d'imitations de cascades, il suffisait alors d'y apposer « euro ». Mon intuition me disait qu'il y avait derrière tout cela une inversion des concepts. Et la logique ajoutait : pour comprendre ce qu'il y avait derrière cet « euro », il fallait aller voir par soi-même.

J'avais alors inventé une formule universelle : « Pourquoi aller à Marioupol quand on a Barcelone ? ». C'est ainsi que quelques-unes de mes connaissances barcelonaises découvrirent le toponyme de « Marioupol », bien avant qu'il ne résonne dans le monde entier pour de mauvaises raisons, comme c'est souvent le cas avec les toponymes ukrainiens. Moi-même, je n'aurais pas su placer Marioupol sur la carte à cette époque, contrairement à Barcelone. À Barcelone, il y avait Vicky et Cristina, et à Marioupol, la Petite Véra.

La Petite Véra était l'héroïne d'un film de la fin de l'époque soviétique, dont le réalisateur ne cherchait pas à enjoliver la réalité. Il avait même défié les normes morales en filmant la première scène de sexe du cinéma soviétique. Mais ce sexe-là était tout sauf sexy, et Véra m'était antipathique, voire me dégoûtait. Une répulsion particulière m'avait saisie à la vision d'un plan d'une boîte de conserve, posée sur une table de nuit collée à lit en fer qui se balançait sous les ondulations de Véra : un vrai manifeste contre la position du missionnaire. Les seins de Véra pendaient ostensiblement, et, par-dessus le marché, elle se disait prête à avoir un « gosse ». Je pouvais sentir l'odeur métallique de poisson à la sauce tomate. À Barcelone, les anchois n'avaient pas cette odeur-là, même sur du pain à la tomate. À Barcelone, les enfants jouaient dans la rue avec de l'eau qui sortait d'antiques fontaines, une eau qu'on pouvait boire sans risque. À Marioupol, un programme français visait la purification de l'eau d'ici 2020. En vain. Lorsque l'armée russe est entrée dans la ville en 2022, l'eau n'était toujours pas potable.

Mais à l'époque, l'invasion russe était encore loin, tout comme la prise de conscience que les arabesques de Gaudí seraient plus solides que l'usine Azovstal. D'ici à la découverte renversante que l'incantation « plus jamais ça » était vaine, il restait encore une bonne décennie d'insouciance, et nous y croyions fermement : en Ukraine mûrit enfin la première génération de futurs retraités heureux, ceux qui sirotent du pétillant sur les places et les terrasses, qui jouent au tennis une fois par semaine et qui se sentent beaux. Ce trait qui

TAKE A REST YOU DESERVE



ЄВРОРЕМОНТ

- гіпсокартон
- електрика
- плитка
- опалення
- стяжка
- штукатурка
- шпаклівка
- натяжна стел

+380

+380

unissait des pays européens très divers était celui qui me marquait le plus lors de mes voyages. Chaque fois que je voyais ce genre de personnes âgées, j'avais très envie d'importer cette euro-vieillesse.

Au début des années 2000, Cracovie devint un terrain d'étude idéal de la vie européenne: d'abord, comme destination finale puis, quand la Pologne entra dans la zone Schengen en 2007, comme port de transit. De là-bas, partaient les vols *low cost* les plus proches de chez nous. Pour atteindre Cracovie, il fallait d'abord franchir la frontière ukraino-polonaise. Nous connaissions tous les trucs pour franchir les points de contrôle. Et nous voyions les astuces des contrebandiers des villages frontaliers: ils transportaient de l'alcool et du tabac en Europe, et en revenaient les bras chargés de marchandises, destinées aux petites entreprises.

Mes contrebandiers préférés étaient deux frères jumeaux, qui semblaient sortis tout droit de la fable du lièvre et de la tortue: l'un s'occupait du côté ukrainien, l'autre du polonais, coordonnant le transport de la contrebande par un passage piéton. Les résidents locaux, petites fourmis, ramenaient de la zone franche européenne des pneus de voiture, de la viande, des serviettes hygiéniques, de l'électroménager, des oignons, des produits de nettoyage, des pulls pour homme, parfois des camions chargés de chaussures et même de vélos de sport, que des paysannes aux foulards colorés ramenaient à pied, en les faisant rouler, à raison d'un par jour. Tout ce bric-à-brac, que personne ne cherchait à cacher, s'accumulait dans la basse-cour

des jumeaux, située en pleine zone marécageuse. Au beau milieu des marchandises et des dindes paraissait le propriétaire, une liasse de petites coupures tachées de graisse dans une main, et dans l'autre les clés de sa vieille voiture, qu'il faisait tourner entre ses doigts.

Un jour, ces jumeaux m'emmèrent «de l'autre côté, pour aller plus vite». Un pique-nique symbolique s'improvisa dans leur Mercedes Sprinter : du cognac, des morceaux de chocolat, des concombres et des tomates. Buvant à même la bouteille, le chauffeur appuya sur le champignon pour dépasser une longue file d'attente. Sur ses genoux, un petit garçon de cinq ans tenait le volant. Tout le monde fumait à bord sauf lui. Une garde-frontière fonça vers nous, l'air furibard, mais elle s'avéra être une ancienne camarade de classe du chauffeur, qui lui tendit, dans un sourire aux dents dorées, du cognac et du chocolat par la fenêtre. Radoucie, la garde-frontière nous menaça du poing avec une colère feinte et, après un rapide contrôle douanier polonais, nous nous retrouvâmes dans un champ de colza jaune, planté d'un panneau « À vendre ». Le chauffeur et son partenaire déchargèrent plusieurs paquets de cigarettes, cachés dans le minibus, et les passèrent au chauffeur d'une petite voiture, surgie d'on ne sait où. Avant de disparaître aussi vite qu'il était apparu, il me conduisit poliment à la gare de Przemyśl.

Je n'avais jamais eu de *scratch map* pour cocher les points où je voyageais, mais ma connaissance de l'Europe et des Européens s'améliorait à vue d'œil, et un visa Schengen à jour m'importait plus que mon suivi médical. Au cours d'une soirée, un étudiant eu-

ropéen lança, sans penser à mal : « Schengen ? C'est quoi, ça, Schengen ? ». Ce n'était pas la première fois que j'avais du mal à dissimuler mon envie de pouvoir parcourir l'Europe, sans me soucier des frontières ni des tonnes de paperasse, censées démontrer que vous aviez un garant pour votre séjour européen, tout en étant suffisamment enracinée en Ukraine pour devoir y retourner.

La Pologne a fini par considérer que les Ukrainiens de passage dynamisaient leur économie. Nous n'avions pas encore accès aux produits de grande consommation, et le fantôme du catalogue OTTO murmurait que l'herbe était plus verte ailleurs, et que tout le monde méritait d'avoir une étagère Ikea. Si, chez les écrivains européens, un couple montant des meubles scandinaves bon marché figurait l'entrée des relations conjugales dans une phase de routine ; chez leurs homologues ukrainiens, cette scène symbolisait, au contraire, une euphorie générale, née de la rupture avec l'horrible quotidien soviétique. Pour offrir cette euphorie aux gens, la Pologne lança un système de « visa shopping », qui fit fleurir l'industrie des centres de visa, donnant la possibilité de satisfaire, en dehors des besoins de consommation, toute une série d'activités : musées, séjours en stations balnéaires, rencontres,



y compris amoureuses. Aussi, bien que l'Ukraine n'ait accédé au régime sans visa qu'en 2017, voyager devint plus aisé dès 2011 ; du moins pour les habitants des régions occidentales, dans un premier temps. Le premier visa shopping était accordé pour une période d'une semaine, après quoi il fallait montrer patte blanche afin de recevoir un autre visa, de six mois, cette fois-ci. Cela ne fit qu'intensifier le commerce semi-légal : Ikea entra sur le marché grâce aux entrepreneurs frontaliers ukrainiens, qui meublèrent des logements de Tchernivtsi jusqu'à Donetsk.

La frontière demeurait un obstacle sérieux aux échappées éclair et aux rencontres spontanées. Nous la mesurons généralement en heures de file d'attente, et c'était toujours une loterie. Un jour, sur le chemin du retour, nous embarquâmes deux auto-stoppeurs allemands, décidés à découvrir l'Ukraine. Habités à la fluidité européenne, ils furent surpris par l'attente à la frontière. Finalement, il s'avéra qu'ils n'avaient pas leurs passeports sur eux, seulement leurs cartes d'identité. Leur visite se limita donc à la Pologne. Nous passâmes la frontière plus rapidement que prévu en riant, car à la place des deux auto-stoppeurs allemands, nous transportions deux thuyas pour le compte de petits entrepreneurs d'une voiture voisine : en Ukraine, il est interdit d'importer plus d'un arbre par personne.

Une autre fois, j'eus moins de chance : une garde-frontière polonaise excessivement tatillonne remarqua que six mois auparavant, un homologue autrichien à l'aéroport de Vienne avait été moins scrupuleux qu'elle et n'avait pas apposé de tampon sur

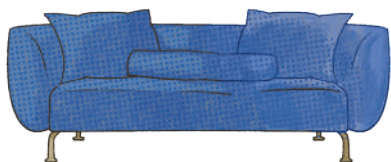
mon passeport à ma sortie de l'espace Schengen. On m'arrêta donc, comme une délinquante. Je dus passer cinq heures avec deux garde-frontières, plus motivés à terminer leur film qu'à attendre le courriel avec mes billets d'embarquement prouvant qu'à chaque fois que j'étais entrée dans Schengen, j'en étais ressortie. Or, ma présence dans ce poste de contrôle aurait dû suffire à prouver mon innocence. Ma voiture était d'ailleurs remplie d'armoires Ikea.

Quand je n'allais pas en Europe, je faisais en sorte que l'Europe vienne à moi. Le couchsurfing m'offrait une session de rattrapage d'Erasmus et des colocations étudiantes de Vienne ou de Berlin, hors de portée pendant mes années universitaires. Je découvrais toute la diversité européenne à travers les gens que j'hébergeais. En voyage, je séjournais dans des logements qui révélaient en détail la vie de leurs propriétaires et leurs prédécesseurs. Bibelots d'intérieur, nourriture, histoires de famille, photos, livres dans les toilettes formaient les pièces du puzzle européen, où l'on pouvait clairement voir qui dominait, quels étaient les centres d'influence, qui avait eu historiquement de

la chance et qui en avait eu moins, qui avait surmonté les traumatismes, qui ressentait de la honte, qui n'en ressentait aucune alors que, peut-être, il aurait dû.

Il sautait parfois aux yeux que l'existence des gens avec qui je bavardais et bu-

*TAKE A
REST YOU
DESERVE*



BON VOYAGE

ПОЛЬСЬКІ ВІЗИ

СТРАХУВАННЯ
ВІЗИ в ЧЕХІЮ
ЛІТВУ
ШЕНГЕН за 3 дні

**ШЕНГЕНСЬКІ
ВІЗИ НА**

США
КАНАДА
АНГЛІЯ



ПАСПОРТ УКРАЇНИ
PASSPORT UKRAINE

**ВІЗИ
ЗАПРОШЕННЯ:**

робочі 360/180
від Воєводи 360/360
бізнесові для шенген віз

підготовка всіх необхідних документів, страхування
Термінова реєстрація у візові центри



vais du vin devait beaucoup à la lâcheté et au conformisme des générations précédentes. Dans d'autres cas, tout s'était formé, fondu et transformé dans son état actuel grâce au courage, à la bravoure et à l'ouverture aux autres. L'Europe n'avait jamais été univoque, uniforme, monolithique, elle a toujours été une galerie de visages divers et, très souvent, ses habitants s'étaient historiquement retrouvés des deux côtés de la barricade. Ils essayaient, désormais, de créer un espace et un récit communs, parfois constructifs et tangibles, parfois semblables à un grossier mirage.

Ce fut une époque de nombreuses amitiés, durables ou éphémères. Un jour, nous nous lançâmes avec ma sœur dans un voyage en voiture, mais pas pour aller chercher un magnétoscope, comme notre grand-père en 1993 : en 2011, cela n'avait plus aucune utilité. Nous entreprîmes une sorte d'euro-tournée, rendant visite sur la route à ceux qui avaient déjà logé chez nous. Parmi eux, il y avait un groupe d'étudiants de Cieszyn, une petite ville dont l'existence même témoigne de l'histoire des divisions et des unifications de l'Europe : la rivière Olza la sépare en deux parties, l'une en Pologne et l'autre en République tchèque. Le nom s'écrit Cieszyn en polonais et Těšín en tchèque, mais la prononciation est presque identique, intégrant les ajustements phonétiques propres à chacune des deux langues. (Je regrette souvent de ne pas pouvoir disposer de ces signes diacritiques pour retranscrire en anglais ou en français mes nom et prénom, pleins de sons imprononçables pour les non-slavisants).

Bien que la République tchèque soit notoirement plus libérale que la Pologne en matière de stupéfiants, la frontière Cieszyn – Těšín se franchissait en un éclair: pas besoin d'attendre cinq heures que quelqu'un compte et recompte vos tampons de visa. Nous n'avions quant à nous jamais eu droit à un tel



luxe, même quand l'Ukraine et la Pologne avaient accueilli ensemble l'Euro de foot en 2012. À cette occasion, en dépit d'un passage de frontière qui restait pénible, l'organisation commune d'un tel événement était une marque de bon voisinage et d'ouverture aux hôtes. Et pas n'importe quels hôtes, des supporters de foot ! Des terminaux d'aéroports flamboyants neufs avaient surgi de terre, et devaient bientôt accueillir des vols low cost.

Un jour de match, je pris sur la place Rynok à Lviv une photo que je considère encore comme l'une de mes meilleures photos de rue: un supporter danois (grand, d'une beauté éblouissante et portant un casque de viking) embrassant sur la joue une femme ukrainienne, un peu potelée, venue dans le centre-ville pour observer tout ce joyeux bazar. La dame plisse les yeux et rayonne de bonheur. Le jeune aussi. À dire vrai, sa beauté éblouissante repose en grande partie sur le maquillage rouge, orné d'une croix blanche, qui recouvre son visage et son petit doigt, brandi malicieusement devant l'objectif; peut-être que sans ça,



il n'aurait pas été aussi beau. Mais au nom de l'allégresse générale, cela importait peu.

Les traces de ce championnat sont restées dans nombre de villes. À Kyïv, sur l'île Troukhaniv, se dresse encore une facétieuse petite sculpture, marquant l'entrée du campement des supporters suédois. Ici et là, posés sur des parterres de fleurs à l'entrée des villes, on trouve encore des ballons de foot factices, plus ou moins grands. En les voyant, je pense au sort de ces ballons à Donetsk. Le pouvoir d'occupation, instauré par la Russie en 2014, a-t-il fait disparaître ces symboles néfastes de l'Europe, comme il l'a fait avec les sculptures du centre d'art contemporain Izolyatsia ? Ce dernier a connu un sort funeste, transformé en

prison où les Ukrainiens ont été torturés. Je n'ai jamais été à Donetsk, mais je souhaite ardemment que ces ballons soient un jour libérés. Et que l'aéroport, dont le nouveau terminal a opéré entre l'Euro 2012 et 2014, avant d'être dévasté dans les combats au début de la guerre du Donbass, accueille à nouveau des vols, comme tous les aéroports d'Ukraine.

Une amie originaire de Louhansk, qui vit maintenant à Berlin, avait emmené ses parents dans un voyage de rêve à travers l'Italie, pendant cette courte parenthèse enchantée entre 2012 et 2014. Elle aime à se rappeler son papa, humble travailleur, tout fier d'emmener sa famille à l'aéroport dans une vieille Zaporijjia, s'arrêtant sur le chemin pour rendre visite à ses amis de jeunesse (une vraie scène de cinéma). Comment il a essayé une cabriolet Porsche d'exposition. Comment, dans un monastère italien et sans traducteur, il a discuté avec un moine catholique des techniques de distillation de liqueur. Avant la guerre et l'occupation de sa ville natale en 2014, mon amie avait réussi à installer ses parents à Irpine, petite ville de la banlieue de Kyïv, dont le monde n'aurait peut-être jamais entendu parler sans les images des habitants se cachant sous ses ponts effondrés au début de l'invasion de 2022 (décidément, nos toponymes sont synonymes de mauvaises nouvelles). Résultat, ses parents ont de nouveau dû être déplacés, mais cette fois, leur maison a été libérée par l'armée ukrainienne : la famille a pu retourner chez elle.

Moins d'un an avant le début de la guerre à laquelle personne en Europe ne s'attendait, car « plus jamais



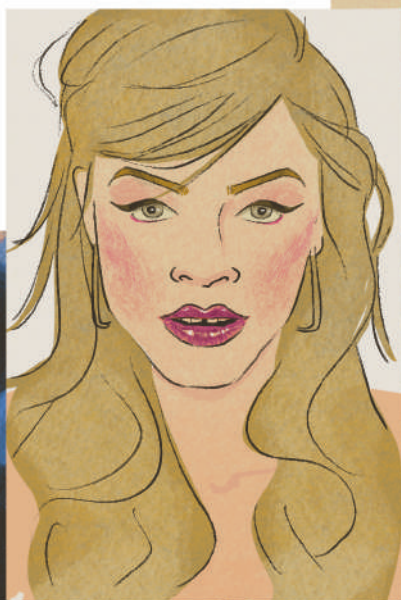
ça », ma fille était née : moitié ukrainienne, moitié française, *made in Budapest, born in Lviv, raised in Lviv, Kyiv, Brussels and Lviv again*³. En novembre-décembre 2013, je décidai de passer du temps au soleil avec ma fille, et nous nous envolâmes pour Barcelone.

À Kyïv, l'Euromaïdan battait alors son plein : pour la première fois peut-être, le suffixe « euro » était réellement lié à l'Europe et prenait un sens plus profond que la réfection kitsch d'un appartement. Tout avait commencé par des manifestations étudiantes en soutien à l'intégration européenne de l'Ukraine, dispersée par les autorités. Le mouvement évolua en Révolution de la dignité : il est vrai qu'en Ukraine, nous faisons une révolution par décennie, pour terminer ce qui ne l'a pas été la fois précédente.

Sur une plage de Barcelone, la poussette se coinça dans le sable froid et humide et notre fille toucha la mer pour la première fois. Son père reçut un message l'informant qu'à Kyïv, on avait renversé la statue de Lénine : entre la décommunisation de mon école et celle du centre de la capitale, s'étaient écoulées vingt-six années. Se débarrasser des idoles n'est pas travail aisé, surtout quand on ne sait pas par quoi remplacer l'espace vide, physique et spirituel. La décommunisation prit un tour parfois philosophique et artistique, parfois surréaliste et kitsch. Les statues du guide soviétique

³ En anglais dans le texte.

Makeup trends 2014



furent déguisées en hetmans et en cosaques, refondues en Taras Chevtchenko et en champions olympiques. Repeintes en doré ou en bleu et jaune, démontées, décapitées, la tête plongée dans un marécage, recouvertes de graffitis, abandonnées à leur sort dans des forêts et des décharges, elles se muèrent en manifeste politique, en pièces de musée et en matériaux recyclés, faisant l'objet d'enquêtes dignes de romans policiers.

Il n'était pas rare que l'idole soviétique, passée dans les poubelles de l'histoire, soit recyclée en nain de jardin, en tuyau de canalisation, ou plus rarement en accessoire de décoration pour cafés ou restaurants. C'est ainsi que la tête de Lénine de la place Bessarabka, à Kyïv, termina sa course: désossée et transformée en installation artistique, sous forme d'araignée, on la retrouva dans l'appartement d'un politicien. L'architecte du communisme, qui œuvra tant à l'absence d'État et d'élites autonomes en Ukraine, avait enfin reçu la monnaie de sa pièce.

La Révolution de la dignité avait été la troisième de l'histoire contemporaine du pays (après la Révolution de granite en 1990 et la Révolution orange en 2004) et la première au cours de laquelle des manifestants pacifiques furent tués. Les Russes, qui avaient orchestré ces fusillades tragiques, déclenchèrent bientôt une guerre ouverte dans le Donbass, même si leur propagande fit tout pour laisser accroire, durant huit ans, jusqu'à l'invasion à grande échelle, qu'« ils n'y étaient pas ».

Pendant ma grossesse, jamais je n'aurais cru que presque toute l'enfance de ma fille serait marquée par

la guerre. Par chance, celle-ci est restée en toile de fond, bien que toujours tangible, peu importe où nous nous trouvions physiquement. Quelques-unes de ces années de guerre furent aussi des années de pandémie même si, comparées aux événements à venir, mon âme d'introvertie s'en souvient comme d'une période, certes imposée mais calme et reposante. Alors que la pandémie venait de commencer, on disait que le virus pouvait survivre sur du métal froid, et une pensée naïve et absurde m'est venue : toucher une arme allait-il aussi devenir dangereux ? Ainsi, plus personne ne pourrait abattre un avion de ligne et tuer 298 personnes, qui avaient eu l'imprudence d'acheter un billet sur un vol survolant une zone de guerre, une guerre qu'on avait peur d'appeler ainsi, euphémisée en conflit hybride ethnico-territorial. C'est vrai que c'était plus simple comme ça pour tout le monde, y compris pour moi.

Ma grand-mère est née en 1940, et, enfant, je pensais qu'avoir un bébé pendant la guerre était d'une absurdité aveugle. Autant dire que je n'étais moi-même pas prête, loin de là, à reconnaître la guerre et à l'appeler par son nom. Quand, une poignée de jours avant l'invasion à grande échelle, nous regardâmes, avec ma fille, le film *Où est Anne Frank ?*, je ne pouvais et ne voulais pas admettre à quel point la description d'une expérience deviendrait bientôt réelle pour tant d'enfants ukrainiens. J'allais bientôt prendre conscience que le luxe d'une existence relativement tranquille, ancré dans la foi d'une paix inviolable en Europe, était perdu pour de bon.

Auparavant, tout était paix, même si on ne l'appelait pas par son nom. La tristesse, c'était la paix, tout comme le hooliganisme et les blagues stupides, la frustration et l'impertinence, la jalousie et l'irritation, la procrastination et la névrose ; tout cela était une manifestation de la paix. La paix, c'était les visites chez le dentiste, les examens ratés, les demandes de congés, les peines de cœur, les maladies graves, le vieillissement inéluctable, la mort naturelle, les scènes de films apocalyptiques et les pièces de théâtre macabres. Désormais, même quand j'essaie de construire un discours de paix, le mieux que je puisse faire, c'est de parler de non-guerre, avec un arrière-goût amer – de guerre – dans la bouche.

Désormais, les sourires, c'est la guerre, les balades sur la plage, c'est la guerre, les expériences sexuelles, c'est la guerre, les excès gastronomiques, le sybaritisme et l'hédonisme, c'est une seule et grande guerre. En pensant à la génération d'Ukrainiens de vingt ans de moins que moi, mon cœur se serre car c'est en guerre qu'ils devront se marier et divorcer, étudier et faire leur plan de carrière, concevoir des enfants. Je réalise que l'hyperinflation des années 1990 et le capitalisme sauvage des années 2000 ne furent qu'un jeu d'enfant en comparaison des choix et des décisions quotidiennes auxquels ces jeunes gens doivent aujourd'hui faire face. Quand se marier, c'est risquer de devenir veuve, et tomber enceinte, admettre que ton enfant pourrait un jour devenir orphelin.

Le début de l'invasion totale nous a surpris à Bruxelles. Nous nous étions installés là-bas en sep-

tembre 2021, mais pas parce que nous croyions aux avertissements du renseignement américain. Même si je suivais les analyses internationales, je faisais tout pour accréditer la version qui me plaisait le plus, celle qui affirmait qu'il n'y aurait pas de « grande guerre ». En Ukraine, nous menions une vie confortable et bien remplie, mais nous voulions changer d'air pour un temps. Nous avons décidé de voyager à travers l'Amérique latine, puis de tenter notre chance dans la capitale de l'Europe. J'étais alors partisane de la philosophie suivante : « Ma maison, c'est là où je vis », ce qui était aussi, en fin de compte, un privilège de temps de paix.

Avec la grande guerre, des personnes très différentes se sont intéressées à mon sort : des parents d'élèves de la classe de ma fille, des voisins, des connaissances occasionnelles. Et pour la première fois de ma vie, cette attention était dirigée sur moi en tant qu'Ukrainienne. La vague d'embrassades, de soutien inconditionnel et de larmes de solidarité fut une source de force dans les premières semaines, quand l'organisme, n'acceptant ni nourriture, ni sommeil, ni café, ni alcool, ne fonctionnait qu'au Coca-Cola, cet emblème de l'inaccessible bien-être des années 1990. Mais, outre l'empathie, la guerre a aussi déclenché une curiosité à laquelle je n'étais pas disposée. Escapiste par nature, je réagis au danger par une somnolence figée, irrésistible, presque léthargique. La vie ne m'a pas préparée au combat et aux discours enflammés. Je me satisfaisais en silence qu'après avoir dit venir d'Ukraine, plus personne ne me demandait où cela

se trouvait en Russie. J'avais toujours considéré que j'écrivais pour ne pas parler, mais désormais tous les mots, quelle que soit leur forme, se chargeaient d'un lourd fardeau de responsabilité. (En écrivant ce texte, je fais l'effort, pour respecter les règles d'orthographe, d'écrire «Russie» avec une majuscule, quand bien même cela me coûte).

J'ai pris conscience que mon mythe européen était un mythe de la tranquillité, qui s'est révélé être un mirage. Un dimanche, j'entrai à 12h15 dans un magasin Picard de la rue Vanderkindere, à Bruxelles. Les plats cuisinés surgelés respectant la chaîne du froid figuraient parmi les nombreuses raisons m'ayant décidée à m'installer là-bas. En Europe de l'Ouest, j'ai toujours eu l'impression de combler des trous de ma jeunesse. Je matais les jeunes hommes qui, dans de coquets tramways, lisaient des livres sur des sujets pointus, comme «Race, class, ethnicity, sexuality – when it became an issue»⁴ et, le dimanche matin, j'allais dans un festival porno à l'approche résolument novatrice. Après ça, je passais chez Picard car, malgré la diversité et la fraîcheur des plats servis dans les restaurants hipsters de Kyïv, les plats surgelés restaient mon vieux fétiche, comme une madeleine de Proust des années 1990. Un dimanche matin, donc, je fourrai dans un caddie des ragoûts surgelés, des cuisses de canard, des tartelettes aux myrtilles, des petits fours et autres mignardises. Les photos sur les boîtes stimulaient l'imagination, et je me sentais dans la peau de

⁴ En anglais dans le texte.

la mère de l'héroïne dans film *La Boum 2* (qui, semble-t-il, fut encore plus populaire dans l'URSS finissante qu'en France). Le vendeur accourut à la caisse : il soufflait sur ses mains gelées et sautillait sur une jambe, la bouche tordue par une grimace de douleur. Encore une scène digne d'un film, me dis-je.

– Vous vous êtes cogné ?, m'enquis-je avec empathie, comme dans un film français.

– Aïe, oui, au genou, se plaint-il, respectant tous les canons du genre.

– Allez, c'est bientôt le week-end!, répondis-je avec entrain. Un peu plus et je mourais de faim, enchaînai-je, fière de mon trait d'esprit.

– Non, je travaille lundi et mardi. Tu parles d'un week-end, continua à se plaindre le vendeur. Vous venez d'où ?, embraya-t-il, changeant de sujet.

– D'Ukraine, dis-je d'un air détaché, évitant d'attirer l'attention et de briser l'illusion renvoyée par mon image de sérénité. J'appuyai soigneusement sur le bouton de l'application Apple Pay, pour régler mon achat avec des fonds déposés dans une banque située en zone de combat. Paiement effectué, tour de magie : l'impression de toucher l'au-delà.

– Cooool..., fit machinalement le vendeur, faisant glisser sur sa langue son « l » adouci, si typique de la langue française.

Le *small talk* se coinça quelque part dans sa gorge. Il était gêné. Moi aussi. Une amie, cinéaste et poétesse ukrainienne, ayant écumé les événements internationaux et dû supporter nombre de *big* et *small talks* avec des interlocuteurs divers et variés, a appelé



New set of figures

MINI-EUROPE PARK



ça, dans l'un de ses poèmes, l'effet « costume de cercueil ». Quand vous lancez en société que vous venez d'Ukraine, c'est comme si vous portiez un costume imposant de personnage de dessin animé. Pas celui de Bob l'éponge ou d'un panda géant, mais plutôt en forme de cercueil. Un costume tout à fait joyeux et sympathique au premier abord mais évoquant un peu trop explicitement la mort.

J'ai conscience que ce mirage européen, je l'avais largement créé dans ma tête : une sorte de parc privé, une « Mini-Europe » auquel je tenais beaucoup. Je cherchais à le peaufiner dès que possible. Un jour, je fis une découverte dans un magasin de la chaussée d'Alsemberg. Sa vitrine était entièrement décorée de figurines de cyclistes délicatement peintes à la main, des cavaliers de fer aux roues fines traversant montagnes et prairies. À l'intérieur, il y en avait encore plus, emballés par lots de cinq ou sept avec des sacs de billes de verre colorées. Ils étaient fabriqués sur place. Dans l'arrière-boutique, il y avait un petit atelier, où ces figurines étaient peintes à la main. J'étais frappée par leur nombre et me demandais pourquoi il y en avait autant. Le propriétaire, petit homme rond d'une soixantaine d'années, vint à moi.

– Qu'allez-vous faire de tous ces cyclistes ?, demandai-je de but en blanc.

– Mais c'est le meilleur jeu du monde !, protesta-t-il avec l'enthousiasme d'un garçon de huit ans. Vous allez à la plage et vous faites rouler la bille sur le sable. La trajectoire est imprévisible à cause de la résistance, du relief et du vent. Et vous placez votre cycliste là où

la bille s'arrête. Croyez-moi, avec ça, vous ne vous ennuierez plus jamais sur la plage. Avec mes amis, on y joue depuis tout petit.

Cet homme ne me demanda pas d'où j'étais. L'espace d'un instant, il me sembla que l'ancien monde était de nouveau possible. Je m'imaginai les dunes venteuses des plages du nord, où le sable n'est jamais très chaud. Suivre des billes et des petits cyclistes en fer est un bon moyen de ne pas attraper froid avec le vent d'août. Ces figurines, telles des soldats de plomb pacifiques, avaient ce qu'il fallait de bras et de jambes, soigneusement peints avec des pinceaux fins, là-bas, dans l'atelier derrière la vitrine.

— Sinon, ajouta le monsieur, quand on ne peut pas y jouer sur la plage, et qu'on en a très envie, on peut utiliser ce tapis d'un mètre quatre-vingt de long. Il le déroula. « C'est moi qui l'ai fait, voici différents obstacles : le crâne... »

Et là, mon monde idéal s'éteignit. D'un coup, je visualisai des champs de mines, une division de braves cyclistes que je connaissais par leurs prénoms et avec qui j'avais des souvenirs communs. Ils se lançaient au combat corps à corps avec des soldats russes, les détruisant à mains nues. Je n'avais jamais joué aux soldats de plomb mais là, j'avais envie de jouer aux cyclistes sur des dunes venteuses. Je ne parlai pas de mon scénario à l'inventeur du jeu, faisant semblant d'écouter le nombre de pas à faire en arrière et combien de tours sauter si la bille s'arrêtait sur une case avec un crâne. Et je le remerciai en pensée de ne pas m'avoir demandé d'où j'étais.

Un soir à Bruxelles, alors que nous étions avec ma fille allongées un long moment avant de dormir, résonnait en fond sonore un groupe *indie* danois, dont la musique formait un cocon de douceur. Ma fille avait des goûts musicaux inattendus et matures pour une enfant de neuf ans. Une lumière constante pénétrait par la fenêtre. Si on me demande ce qui me manque le plus de Bruxelles, je réponds sans hésitation : sa lumière, transparente et vive, qui vous pénètre instantanément, comme si elle éclairait vos organes internes. Le coucher de soleil pittoresque jouait de toutes les nuances d'orange et de rouge. Une soirée idyllique. S'il existe sur terre une incarnation du paradis, alors c'est le mois de juin sous ces latitudes. Soudain, ma fille a dit :

– Il faut effacer cette chanson de la playlist.

– Elle t'énerve?, me suis-je étonnée.

– Non, je l'ai juste beaucoup écoutée en janvier, avant tout ça. Tu te souviens de ces jours heureux ? Elle a soupiré comme si elle avait quatre-vingt dix ans, et non neuf.

La chanson s'est terminée d'elle-même.

– Tu vois, cette bulle d'avant-guerre a éclaté maintenant. Je ne serai plus jamais une petite fille insouciant. Et quand quelque chose te le rappelle sans cesse, ça fait mal.

Elle a appuyé sur « Effacer ».

Peu de temps après, nous avons décidé de retourner en Ukraine.

C'est à Lviv que ma fille a fêté ses onze ans.

La boucle était bouclée. Nous continuerons à vouloir nous unir à l'Europe, mais pour cela il nous faut avant tout devenir libres.

Traduit par Anthelme Vidaud

Makeup trends 2014

La Nuit de la Saint-André

De Ievheniia Kouznetsova

Dans la rue où vivait *baba*¹ Kateryna, Iana avait récolté foultitude d'histoires : à propos des fours qui seraient des portails vers l'au-delà, des âmes mortes qui erraient sous les fenêtres le soir du réveillon de Noël, de la bonne façon de coiffer son fiancé, de l'art de deviner l'avenir grâce aux aboiements l'hiver. Une dizaine d'entretiens par semaine, c'était bien assez. Un soir où, avec Maxime, ils avaient pu admirer de leurs yeux la voie céleste de saint Nicolas, des explosions courtes et rapprochées terrorisèrent Iana. Elle s'assit dans la neige, Maxime la prit par les épaules et lui dit : « Ne t'inquiète pas, ça vole loin d'ici ». Puis, la vouvoyant à nouveau, il lui répéta plusieurs fois : « Vous ne ressemblez pas du tout à un drone » et « Ils n'ont jamais visé notre village, ça va passer au-dessus de nous et ça explosera là où le drone sera abattu ». Après ça, ils ne se croisèrent plus que de temps à autre, devant chez eux, lorsque Iana sortait quelque part. « Tant mieux », pensait Iana. Elle s'apprêtait à entourer sur la carte une maison, en vue d'un autre entretien, lorsqu'on frappa à la porte avec insistance. La coupure de courant l'avait ramenée à une époque où les gens se rendaient visite les uns les autres.

– Salut, dit Maxime.

¹ Terme ukrainien désignant une grand-mère ou une femme âgée.

Dans la lumière matinale, ses yeux verts brillaient doucement.

– Je vais au magasin, dit-il, vous avez besoin de quelque chose ?

lana portait un pyjama en polaire et un gilet par-dessus. Comme le font souvent les femmes, elle jugea intérieurement son apparence et réalisa qu'elle n'était pas dans sa meilleure forme. Maxime n'aurait pas été d'accord, même s'il essayait de ne pas penser aux formes. Ni à celles de lana, ni à celles de qui-conque.

– Je pensais y aller en bus, répondit lana.

– Allons-y plutôt ensemble, dit calmement Maxime. À moins que le bus ne soit obligatoire dans le cadre de votre recherche ethnographique ?

– Vous m'attendez, le temps que je m'habille ?

lana disparut dans sa chambre.

Dehors, une Renault rouge attendait, le moteur en marche. Une fois lana installée, la voiture avança sans bruit sur la neige fondue, presque en murmurant. Maxime n'eut qu'à freiner un peu pour se laisser glisser, puis sortit sur la route principale, déblayée par les camions filant vers Kyïv.

– Vous n'avez plus de parmesan ?, demanda lana.

– Il me manque à peu près de tout, répondit Maxime. Les médicaments de mon père et tout le reste. Et puis, il faut bien préparer quelque chose pour les invités. Je dois au moins acheter une caisse de vin.

– Vous recevez ?

– C'est mon anniversaire. Je n'ai invité personne, mais les gens viendront.

– Oh, dit lana, bon anniversaire !
– Merci !
– Ça vous fait quel âge ?
– Beaucoup trop vieux. Mais je me sens comme un ado.

– Un ado fort et capable ?
– Plutôt flemmard et mal élevé.
– Bon, eh bien, santé, bonheur, et tout le reste.
– Merci, sourit Maxime.
– Que notre vœu à tous se réalise.
– Si seulement. Vous savez ce qui m’embête, lana ?
Si jamais la Russie s’écroule, mon père ne saura même pas qu’elle a existé un jour.

Maxime emprunta la route principale.

– Peut-être que ça arrivera pendant un moment de lucidité ?

– S’il est encore là..., dit Maxime.

– D’un autre côté, ajouta lana, il vit déjà dans un monde merveilleux où la Russie n’existe pas.

– Il peut se le permettre, répondit Maxime avec un sourire amer.

Au passage des camions, des morceaux de neige sale volaient sur la route.

lana n’était pas très à l’aise de faire ses courses avec un presque inconnu, comme si cela en disait trop sur elle-même. Alors elle s’efforça de prendre des choses aussi neutres que possible. Un pain standard, du fromage, des pommes, du lait, des céréales. Elle prit aussi tous les ingrédients pour préparer la *kalyta*, dont baba Todossia lui avait donné la recette : du lait aigre (et tant pis si c’était du kéfir), de l’huile, du bicarbo-

nate, de la farine, des épices, des graines de pavot et du miel. Elle prit aussi des carottes et un peu de salade pour elle.

– Vous élevez des lapins ?, ironisa Maxime.

Son chariot débordait de bières, de viande, de saucisses, de sauces, surmontés d'une pile de paquets de chips et de nachos.

– C'est pour les invités, sourit-il. Il faut encore récupérer le vin à la poste.

Ils s'apprêtaient à traverser la route pour rejoindre la voiture quand lana vit que la circulation était interrompue. Des voitures s'arrêtèrent, les passagers se mirent sur le bas-côté. Des femmes vêtues de blanc sortirent de la pharmacie, un gilet sur les épaules. Une vendeuse émergea de son kiosque à journaux, portant un manteau de laine. lana se tourna vers Maxime : celui-ci posa ses sacs et mit un genou à terre. Tout le monde autour fit de même, au bord de la route. lana comprit qu'on amenait un soldat tué au front. Elle posa son sac à ses pieds et s'agenouilla, sans le vouloir, sur un paquet de nachos, tombé d'un sac de Maxime. Le bruit de craquement eut quelque chose d'incongru. lana savait comment on accompagnait les morts, mais elle ne l'avait jamais vu de ses yeux. Elle ne savait où poser son paquet de carottes ni ses yeux. Elle finit par fixer le sol, où se trouvait un tas de neige sale, tombée l'avant-veille. Un papier d'emballage de Chupa Chups brillait dans la neige. Elle avait peur de lever les yeux et de regarder ceux qui suivaient le cercueil, recouvert d'un drapeau. À côté d'elle, il y avait une femme d'un certain âge, qui avait du mal à se tenir sur un genou à

cause de sa jupe serrée et de son manteau. lana l'observait pendant que, sur la place, non loin de là, résonnait *Plyve Katcha*². La femme soupira bruyamment.

– Il y en a tellement, tellement..., murmura-t-elle, comme pour elle-même.

lana laissa échapper des larmes, qui lui semblèrent déplacées et gênantes à côté des sacs en plastique, des nachos écrasés et surtout de Maxime, avec lequel elle aurait voulu rester impersonnelle, comme dans son choix de produits. Maxime lui prit par la main un instant, avant de la relâcher aussitôt.

Ils allèrent chercher le vin en silence. Maxime, après s'être garé, lança :

– Ce matin, justement, Liouba m'a dit : « J'espère qu'on n'enterrera pas de soldat aujourd'hui. Ce serait un mauvais présage avant l'arrivée de Slava ».

lana interrogea Maxime du regard.

– Slava, mon frère, précisa-t-il. Il sert dans l'armée.

– En anthropologie, on appelle ça la pensée magique, dit lana. C'est comme si Liouba saupoudrait la maison de graines de pavot pour chasser les esprits des morts. Votre Slava n'a rien à voir avec ça.

Maxime acquiesça et ajouta :

– Et puis, ce foutu vin... C'est bien le moment de faire la fête.

– Demain, c'est la Saint-André. Je vais préparer une *kalyta*.

² Chanson traditionnelle ukrainienne, devenue emblématique au cours de la Révolution de la dignité (2013–2014) puis de la guerre russo-ukrainienne en cours, elle a accompagné les processions funéraires des manifestants et des soldats tués.

* * *

L'anniversaire devait être fêté dans le salon, dont la porte-fenêtre ouvrait sur une large terrasse en bois, où des marches menaient au jardin. C'était dans ce salon que, depuis sa fenêtre, lana avait entraperçu des chats noirs sur le canapé, éclairés dans la pénombre par la lampe torche de Maxime. Près du canapé, il y avait deux larges fauteuils, l'un orange, avec un tissu imprimé de grandes feuilles vertes de monstera, l'autre, un peu bas, décoré de motifs orientaux. Un portrait des parents, vêtus de blanc, ornait le mur. Ce n'était pas celui que lana avait vu dans l'atelier ; il était différent. On reconnaissait le père à sa silhouette, mais son crâne était encore garni de cheveux sombres. À côté, étaient accrochés de petits tableaux de paysage aux couleurs sombres, peints à grands traits. L'autre mur était entièrement occupé par des étagères en bois épais. Elles s'étalaient du sol au plafond. Des livres multicolores étaient disposés en désordre sur les étagères et, en haut, il y avait les œuvres complètes de quelque auteur, qu'on n'avait sans doute pas ouvertes depuis une trentaine d'années. Sans doute que Maxime, écolier, avait dû lire un roman comme devoir de vacances, et que l'anthologie de Jules Verne s'était alors révélée utile. Mais depuis, personne n'avait touché aux romans d'aventures ni aux dialogues monotones de Tourgueniev. Certaines étagères ressemblaient à la bouche dépeuplée de dents d'un écolier de six ans, depuis que les œuvres des Bounine, Essénine et autres Kouprine³ avaient été retirées des rayons.

³ Auteurs russes.

Pendant que Maxime préparait la fête, lana se mit à pétrir une pâte, comme le lui avait enseigné baba Todossia : « Jusqu'à ce que ton dos soit trempé de sueur », disait-elle. Elle se fatigua vite, alors, au cas où, elle continua à pétrir encore un peu et, quand la pâte devint suffisamment élastique et ferme, elle y moula des épis, des oiseaux et des fleurs. Au milieu, elle fit un petit trou avec une tasse blanche Ikea. Dans la cuisine d'une blancheur immaculée, la présence de la kalyta décorée détonnait, comme si elle venait d'une autre planète. lana l'enduisit de miel et la saupoudra de graines de pavot. Au four, les oiseaux enflèrent et devinrent semblables à des *Angry Birds*⁴. Le gâteau prit une couleur dorée ; il avait l'air presque classique, si l'on exceptait les moulures d'oiseaux, gonflées par le bicarbonate. lana plaça la kalyta sur le rebord de la fenêtre, pour la faire refroidir, et se prépara pour l'anniversaire : elle enfila un jean et un large pull noir. Elle défit ses tresses et mit des boucles d'oreilles ornées de perles noires, qui ressortaient joliment sur ses cheveux clairs. Une fois habillée, elle lia le gâteau refroidi avec des rubans rouges et l'apporta chez Maxime.

– Magnifique !, dit Liouba, venant à sa rencontre.

Elle préparait du fromage à tartiner pour les sandwiches.

– Ça va être une telle fête que personne ne va prendre la peine de s'asseoir, soupira-t-elle.

⁴ Personnages de dessin animé.



Une table basse était installée à côté du canapé, et à l'entrée de la terrasse, un grand rebord de fenêtre faisait office de bar.

– Ils vont faire entrer le froid, dit Liouba, qui apportait des fourchettes et une assiette de tartines.

On pouvait voir Maxime depuis la fenêtre. Un homme se tenait à côté de lui. Quelque chose en lui rappelait Maxime: son attitude, ses mouvements brusques. Ils regardaient tous deux le barbecue, où une force magique transformait le bois en charbon, et des saucisses peu ragoûtantes en festin.

– Son frère est là, dit Liouba, se faulant entre lana et le fauteuil pour atteindre la table. Elle portait un plateau chargé de tartines.

– Il n'y a pas eu d'enterrement aujourd'hui ?, s'enquit-elle.

– Non, répondit lana d'un ton assuré.

Maxime avait déneigé la terrasse au petit matin. « Il n'a pas intérêt à reneiger », avait-il dit. La terrasse était entourée de gros tas de neige. Sur les marches qui descendaient au jardin, une femme était assise sur un tapis de yoga. Elle tenait une tasse entre ses deux mains et se tournait fréquemment vers Maxime et son frère.

– Quelle beauté, l'entendit dire lana en ouvrant la porte. Cette nature, ce silence, les oiseaux qui chantent !

Aucun chant d'oiseau ne se faisait entendre.

– Les oiseaux sont partis là où il fait chaud, dit Maxime.



– Et là où il y a de la lumière, intervint l'autre homme.

Sa voix ressemblait à celle de Maxime.

– C'était juste une façon de parler, dit la femme.

Elle se retourna et aperçut lana.

– Bonjour !, lança-t-elle.

L'autre homme remarqua la présence de lana.

– Ah, dit-il, c'est la jeune chercheuse dont tu m'as parlé ?

Regardant les braises, Maxime sourit, leva les yeux et dit :

– Faites connaissance, voici lana, voici mon frère, Slava et voici Maryna.

– Maryna, Maryna, mon seul amour..., chantonna Slava, remuant à l'aide d'une broche une bûche, qui se désagrègea en braises.

Les contours du jardin se dissipaient peu à peu dans la pénombre. Le soleil avait à peine eu le temps de se lever et de se fatiguer, qu'il était déjà retombé sous la ligne d'horizon, laissant derrière lui un froid ciel d'hiver.

– Il n'est même pas quatre heures et il fait déjà sombre, dit Liouba. Maxime, va mettre de l'essence dans le générateur. S'il y a une coupure quand tout le monde est là, on sera coincés.

– Venez me donner un coup de main, dit Maxime à lana, en passant devant elle.

lana posa l'assiette sur le rebord de fenêtre et, les mains dans les poches arrière de son jean, elle suivit Maxime.

Le générateur était dans le garage attendant à l'atelier, qui était rempli de tableaux et de livres. Le garage abritait lui aussi des trésors : des statues, des vieilles lampes et des piles d'albums touristiques de l'époque soviétique, avec des photos en noir et blanc et des vues d'usines, de carrières, de hauts fourneaux et autres charmes de l'ordre socialiste.



– Je te raconte, dit Maxime en entrant dans le garage. Slava, c'est un agité du bocal. Il est venu pour Noël en permission. Avant la guerre, il était déjà nerveux. Il l'est toujours, mais en plus, il est en manque de sommeil. Sa femme, Maryna, est une sainte. Leur fils, qui s'appelle Slava aussi, est un sacré numéro, encore pire que son père.

– Où est le fils de Slava ?

– Je n'en sais rien. Peut-être en train de mettre le feu à l'étable. Il faut le trouver. Dans la chambre de mon père, il y a maman, Svitlana, poursuivit Maxime en ouvrant un bidon. Un vieil ami doit passer aussi. Slava ne l'aime pas mais Maryna si. Il s'appelle Édouard. Il viendra sans doute avec une femme, il les collectionne.

– Merci pour le briefing. Il y a autre chose que je dois savoir ?

– Ne vous laissez pas avoir, le seul à être normal ici, c'est moi, confia Maxime en regardant Iana. Chaque fois que je mets de l'essence, dit-il en reniflant le bidon, je me souviens quand on allait à la mer, avec mon père.

Il s'accroupit devant le générateur.

– Dans sa voiture, papa avait toujours deux bidons d'essence, « pour ne pas tomber en panne au milieu d'un champ », qu'il disait, et moi, petit, je pensais : « Si seulement on pouvait tomber en panne au milieu d'un champ. » Avec papa ! On aurait construit une cabane en épis de maïs, on aurait dormi à la belle étoile dans le champ, aucune voiture ne serait passée à côté de nous, personne ne nous aurait ravitaillés. On serait restés là, tout simplement. Si on avait eu faim, on aurait attrapé un lapin et on l'aurait fait rôtir sur le feu. J'avais une passion pour les pièges à lapin et j'étais convaincu que c'était l'affaire d'une dizaine de minutes, bon, maximum une demi-heure. Alors, j'ai pris les bidons d'essence et je les ai enlevés avant qu'on parte. « Quelqu'un les a volés, putain ! », mon père a dit et il a été de mauvaise humeur toute la journée, jusqu'à ce qu'on arrive au bord de la mer. Moi, j'attendais juste que l'essence se termine et qu'on tombe en panne. Mais la station-service était ouverte et personne n'est tombé en panne. Je n'ai pas pu profiter de mon père plus que prévu. Le week-end à la mer a filé en un clin d'œil et je suis retourné chez ma mère, avec les pieds propres, les cheveux bien coiffés et une chemise blanche repassée pour aller à l'école.

– Vos parents sont séparés ?, s'enquit Lana, observant l'essence couler à petits filets dans le générateur.

– Oui, je me souviens un peu de l'époque où ils vivaient ensemble. Slava était trop petit, lui. Ah, encore une chose. Mon ex-femme va passer aussi. Elles sont très amies avec maman. Et aussi, maman rentre demain à Berlin.

– Ce n'est pas trop dur pour elle, de faire la route toute seule ?

– Ça va, elle avait dix-neuf ans quand je suis né. À l'époque, papa l'avait soignée de la gastrite. Il l'a guérie, et je suis né. On va en profiter pour prendre les verres à vin. Ils devraient être par là...

Maxime ouvrit une vieille armoire, où de grandes soupières étaient alignées comme dans une exposition. L'une d'elles avait une tête de canard en guise de manche, et sur une autre, il y avait un bas-relief illustré de lapins.

– Alors, ça vous fait quel âge ?

– Eh bien, vu que vous persistez à me vouvoyer, je suis en âge de mourir.

Iana prit quatre verres dans chaque main. Maxime en portait six de plus.

La mère se tenait sur le seuil. Elle était grande, avec des cheveux gris coupés au carré, des lèvres fines et des sourcils noirs bien dessinés. Elle portait des pantalons noirs et un long pull gris, assorti à la teinte de ses cheveux.

– Ah, te voilà, dit-elle à Maxime. Tu te rends compte, j'ai donné deux enfants à ton père et il ne me reconnaît plus. Il a passé toute sa vie avec des échographistes et maintenant, il me prend pour sa cheffe de labo. Alors que sa cheffe de labo était une vieille femme désagréable. Même à moitié amnésique, il a réussi à cracher sur mon âme.

Elle leva les yeux au ciel puis, se ressaisissant, dit à Iana :

- Veuillez m’excuser, je m’appelle Sveta⁵.
- Bonsoir, dit lana.
- Ça y est, mon petit garçon approche de la cinquantaine maintenant.
- Maman, maman, fit rapidement Maxime, ne dis pas ça tant que ce n’est pas arrivé.
- Il était très difficile, petit, confia la mère, oh, comme je m’en suis vue avec lui. Tout le monde n’arrêtait pas de me dire : « Ça va passer, ça va passer... ». À cinquante ans, ça devrait passer, non ?
- Je n’ai pas encore cinquante ans, dit Maxime.
- Quelle différence ? L’âge des hommes, c’est comme l’eau sur le dos d’un canard.
- Je suis plus supportable maintenant, non ?, demanda Maxime, ouvrant la porte d’une main libre et laissant passer lana, chargée de verres.
- Maintenant, tu es encore plus insupportable.
- Maxime sourit à sa mère.
- Ne fais pas entrer le froid, dit-elle.
- Pourquoi tu n’entres pas ?, demanda-t-il.
- J’attends quelqu’un que j’aimerais saluer.
- « Quelqu’un », ça ne pouvait être que Karla. Dès le moment où Karla et Maxime s’étaient séparés pour de bon, sa mère avait cessé de l’appeler par son prénom devant lui, elle disait « quelqu’un ». Depuis la terrasse, on vit une BMW noire se garer devant le portail, et en descendre « quelqu’un » : une femme à la chevelure aussi noire que sa voiture, les cheveux ramenés en arrière. Karla apportait une bouteille de whisky et

⁵ Diminutif de Svitlana.

un bouquet de roses rouges. Elle embrassa Maxime, lui donna les roses et la bouteille et lui dit :

– Il faut qu'on parle.

Elle avait un léger accent.

– Je pensais que les roses, ce serait pour mon enterrement.

– Désolée d'anticiper, répondit Karla, j'en apporterai d'autres pour ton enterrement.

Karla avait des yeux noirs comme la nuit, et d'épais sourcils sombres. On aurait pu penser qu'elle ressemblait plus à la mère de Maxime que Maxime lui-même, ses grands yeux clairs et son large sourire.

Liouba sortit sur la terrasse :

– Qui veut passer en consultation ? Une dernière avant de dormir. Le docteur loukhymovytch s'agite, fit-elle d'un air entendu.

– J'y ai déjà été, et puis je suis cheffe de labo, dit la mère. Karla, ma fille, passe en consultation.

Avant d'ouvrir la porte, elle donna rapidement à Karla des instructions, même si celle-ci était déjà au courant de la démence de son ex-beau-père : « Plains-toi de douleurs, hoche la tête, prends l'ordonnance et prends rendez-vous pour mardi. Il n'aime pas travailler le lundi. »

La mère entra en premier.

– Ielizaveta Pavlovna, lui dit le père, vous devriez rentrer chez vous. Encore un dernier patient et je vais rentrer aussi. À votre âge...

– Ielizaveta Pavlovna..., marmonna la mère pour elle-même. Cette Ielizaveta Pavlovna était horrible, une vieille peau !





Elle se dirigea vers la porte.

– Tu ne m’as jamais bien traitée, tu n’allais pas commencer alors que tu perds la raison.

– Vous avez une patiente en salle d’attente, dit Liouba au père sur un ton d’urgence.

Karla entra dans le cabinet. Il était assis à son bureau, quelque peu fébrile, une blouse blanche jetée sur ses épaules.

Karla prit place sur une chaise en face de lui.

– Qu’est-ce qui ne va pas ?, demanda le père.

– J’ai mal au crâne, dit-elle.

– Vous êtes venue ici en échange académique ?, s’enquit-il, remarquant l’accent de Karla.

– Je viens d’Allemagne de l’Est, s’identifia Karla.

– Ça, j’avais compris, dit le père en russe. Tout le monde se plaint d’avoir mal de crâne, marmonna-t-il, puis il ajouta, en russe: « Moi, je suis gastroentérologue. »

– Quand je mange gras, je ressens une lourdeur, dit Karla.

– Ne mangez pas gras, ordonna le docteur, puis il s’arrêta et se tourna vers Liouba, qui se tenait sur le pas de la porte: « Laissez-nous une seconde. »

Liouba sortit à contrecœur, laissant la porte entrouverte, au cas où elle devrait revenir précipitamment.

– J’entends à votre accent que vous n’êtes pas d’ici, dit le père. Vous pourrez peut-être m’en dire plus. Ce matin, j’ai capté par hasard Voice of America. Ils parlaient, dans un ukrainien parfait, de la guerre et de l’envoi d’obus américains en Ukraine...

– C'est bien ça, soupira Karla. L'Ukraine sera bientôt libre.

La main du père se mit à trembler, il voulut dire quelque chose, puis il griffonna quelque chose d'une écriture tremblante sur une feuille et la montra à Karla.

Elle ne put déchiffrer l'écriture manuscrite, en cyrillique qui plus est, alors elle acquiesça et, pliant le morceau de papier en deux, le glissa dans sa poche.

Dans l'entrebâillement de la porte, Liouba vit le docteur Youkhymovytch s'agiter, et accourut à son bureau. Elle glissa une feuille sous ses yeux :

–Voilà une ordonnance alimentaire pour le pancréas, lui dit-elle. « Venez vous reposer. »

Le père lança un dernier regard à Karla, puis à Liouba, haussant les sourcils. Contournant la table, appuyé sur Liouba, il regarda encore une fois Karla et lui donna une tape sur l'épaule, comme le ferait un frère d'armes.

Karla prit l'ordonnance pour le pancréas des mains de Liouba, dit au revoir et sortit.

La mère se tenait sur le pas de la porte.

– Laisse-moi t'embrasser, dit-elle à Karla. Qui aurait dit qu'on se reverrait dans de telles circonstances ?

– Sfeta, dit Karla à voix basse avec son accent allemand. Il faut qu'on parle de David.

– Qu'est-ce qui arrive à notre garçon ?

– Notre garçon veut aller à la guerre.

– Quoi ?, la mère haussa les sourcils, l'air désespéré. « Ne t'en fais pas, il est trop jeune, personne ne l'enrôlera nulle part. »



– Il est encore petit, mais à partir de l'été prochain, je ne pourrai plus l'en empêcher.

– La guerre sera peut-être finie avant l'été ? On ne le laissera pas faire. Slava doit lui parler.

– Et qu'en pense son père ? Pour lui, c'est facile, il lui manque un œil donc il ne sera pas pris, mais il s'inquiète pour son fils au moins ?

– Peut-être que ça n'est pas si facile d'avoir un œil en moins, dit la mère. Pour un instant, la mère de Maxime prit le dessus sur l'amie de Karla.

– Tu sais bien ce que je veux dire, Sfeta. J'ai cinquante-cinq ans, c'est mon fils unique et je ne l'ai pas mis au monde pour faire la guerre. Il est moitié allemand, il n'a pas à... Son père doit lui expliquer. Ou bien c'est Slava qui a autorité sur lui ?

– Ma petite Karla, ronronna la mère. On est une équipe, on fera tout notre possible.

– Il ne t'écouterà pas. Pour lui, nous sommes des femmes irrationnelles et hystériques qui ne veulent pas le laisser devenir un héros.

La lumière du jour tombait, alors on alluma les lampes dans le salon. Slava servit le vin dans les verres. Fuyant la nuit, les chats, couverts de neige et transis, se lovèrent sur le canapé. Un chat duveteux avait des petits glaçons sur le ventre, il les mordilla et les dispersa autour de lui. Les glaçons fondirent, laissant derrière eux de petites touffes de poils mouillés.

Profitant que Slava était seul, Karla s'approcha et lui dit :

– Slava, David veut aller à l'armée.

– Il a encore du lait autour des lèvres, répondit Slava.

– Quoi ?

– Qu’il grandisse, d’abord. Quel âge il a ? Treize ans ?

– Ton neveu a dix-sept ans, dit Karla agacée, dix-sept ans ! Où est Maxime ?

Maxime était sorti sur le perron pour accueillir de nouveaux invités.

Des phares illuminèrent les fenêtres. Une voiture se gara derrière la BMW de Karla. Un homme apparut sur le pas de la porte, vêtu d’une chemise verte enfilée par-dessus un t-shirt blanc. Il était chauve, le teint clair, avec une barbe clairsemée et portait une boucle d’oreille. Derrière lui, se tenait une jeune femme mince avec une frange et une coupe au carré. Elle portait une robe large en tricot et une écharpe enroulée autour du cou, qu’elle avait étonnamment long, comme si elle l’avait délibérément allongé, à la manière des femmes de certaines tribus africaines.

Elle portait d’immenses lunettes rondes à monture fine.

– Edik⁶ !, l’accueillit Maxime, souriant.

Edik apportait une corbeille de fruits. Il y avait un paquet cadeau posé sur les bananes, arrangées de manière décorative.

Il déposa la corbeille et embrassa Maxime.

– Mon vieux !, dit-il.

– Mon petit Edik !, répondit Maxime.

⁶ Diminutif d’Édouard.

– C’est pour toi, dit Edik en lui tendant la corbeille. Pour faire le plein de vitamines ! Des bananes, des ananas, des fruits de la passion ! Et ça – il prit le paquet cadeau –, c’est un cadeau artistique.

Edik était un artiste. Il écrivait des poèmes pathétiques, industrialo-démocratiques, sa prose était lourde, et il ambitionnait de devenir romancier, rêvant d’adaptations sur Netflix.

– Tiens, ouvre !, dit Edik.

Il y avait un petit livre à l’intérieur.

– C’est mon dernier recueil ! Il vient juste de sortir ! Le recueil s’intitulait *Acier*.

– Je suis en train d’écrire quelque chose de documentaire sur la guerre. C’est notre obligation, on ne peut pas faire autrement.

– Ce sera puissant, assura la jeune femme aux lunettes rondes.

– Oh, désolé, chérie. Edik se retourna vers la jeune femme. Voici Elisa, animatrice culturelle, elle a organisé une rencontre littéraire autour d’*Acier* et c’est comme ça que nos chemins se sont croisés.

– Enchanté, dit Maxime.

– J’ai encore un cadeau pour toi, regarde. Edik sortit de sa poche intérieure un petit livre turquoise coiffé d’un ruban doré. C’est un carnet pour chaque jour des cinq prochaines années. Tous les jours, pendant cinq ans, tu pourras écrire ce que tu veux. Moi, par exemple, j’écris tous les jours trois adjectifs à mon sujet. Aujourd’hui, j’ai écrit : « Étonné, excité, décidé ».





– Pour quoi faire ?, demanda Maxime.

– Les choses les plus profondes sont en nous-mêmes, dit Edik. Comment va ton père ?

– Ça ne s'arrange pas. Viens, on rentre. Karla est là aussi.

– Pourquoi elle est venue ? Elle a cru que c'était ton enterrement ?

– Ça s'est fait comme ça. Elle veut quelque chose de moi.

– Tu lui as déjà donné tout ce que tu avais, rit Edik. Elisa vint les chercher.

– Tout le monde est là, annonça Maxime dans le salon et, à ces mots, la lumière s'éteignit.

– Oups !, dit Edik. Nous, on a de la veine, on est sur la même ligne de courant que l'hôpital, donc on n'a jamais de coupure.

– Nous, c'est quand on a le courant qu'on a de la veine, dit Liouba en se levant pour aller voir le père.

– Allumez les bougies d'anniversaire, dit Slava depuis la terrasse. J'apporte la viande !

– Où diable est passé Slava Junior ?, demanda Maxime.

– On l'a trouvé sous la terrasse, dit la mère, il posait des pièges à lapins et il s'est coupé le bout du doigt. On lui a fait un bandage. Il est assis dans le salon.

Dans un coin sombre de la pièce, Slava Junior était assis, les jambes repliées sous lui. C'était un garçon de neuf ans, mince et l'air farouche, avec un bleu sur la joue. Il contemplait son bandage.

– Dire que tu étais comme lui, et j’ai l’impression que c’était hier, dit la mère. Oh, comme tu m’as fait tourner en bourrique !

À ces mots, Karla haussa les sourcils et fixa Maxime. Il était clair que la présence de l’enfant lui évoquait tristement le sien, David. Slava Junior sauta sur ses jambes et courut vers son père. Donne-moi une brochette, donne-m’en une entière !, dit-il.

– Nom de Dieu, tu vas encore trouver le moyen de te faire mal avec cette brochette, dit Slava. Apporte-moi plutôt ton assiette.

– Papa, donne-moi une brochette, une entière !

– Donne-lui, dit Maxime. Si ce n’est pas avec la brochette, il trouvera bien une autre façon de se blesser.

Junior piqua une brochette et sortit en ouvrant la porte avec fracas : « Je vais manger dans ma tranchée ! »

– Il a vraiment creusé une tranchée ?, demanda Maryna.

– Pendant le déjeuner, confirma Slava d’un ton las, comme si c’était quelque chose de tout à fait prévisible.

– À la santé de Maxime !, dit Edik levant son verre. Longue vie à toi !

Tout le monde leva son verre.

– Lance le générateur !, fit Slava. On va danser !

– Je viens avec toi, dit Karla, rattrapant Maxime sur le perron.

Maxime allait devant.

– C’est ton rôle de père de faire quelque chose, dit Karla dans la pénombre, sur les pas de Maxime.

– Qu'est-ce que je peux bien y faire ?, se retourna Maxime.

Karla fit un geste de la main l'enjoignant à avancer, car tout le monde attendait de pouvoir danser.

– Je le lui ai dit, dit Maxime par-dessus son épaule, mais il faut que tu comprennes que dans sept mois pile, tu ne pourras plus rien décider à sa place.

Karla se tenait à la porte du garage. Sa silhouette noire se dessinait sur le ciel gris, pas encore tout à fait nocturne.

– Décider pour lui, non, mais on peut toujours l'influencer, dit-elle. Il n'y a que toi et Slava qui puissiez le faire. Tu sais bien que le parent qui est toujours présent a moins d'autorité. Voilà le prix à payer pour être toujours avec lui.

La voix de Karla trahissait un ton de reproche.

– J'en parlerai à Slava, répondit Maxime, et il tira sur la corde de démarrage du générateur.

Karla voulut encore dire quelque chose mais, quand le générateur se mit à gronder, elle fit demi-tour et emprunta le sentier menant à la maison. Maxime sortit à son tour, laissant les portes du garage ouvertes. Slava Junior courut à sa rencontre, évitant Karla sur le chemin, qui s'était mise sur le côté. Il agita une brochette.

– Regarde, regarde, ce que je sais faire !, cria Slava Junior. Regarde !

Il s'arrêta, sortit une pomme de sa poche, la lança en l'air, et tenta de la rattraper avec la brochette, mais



la pomme s'envola trop haut et Slava, courant le plus vite possible pour suivre sa course dans le ciel nocturne, s'étala au sol avec la brochette.

– Si on veut que cet enfant atteigne la majorité, se dit Maxime en aidant Slava à se relever, il faudrait l'enfermer quelque part.

Pendant ce temps, à l'intérieur, lana donnait des instructions pour croquer la *kalyta*. Slava trouva un manche à balai, Liouba épousseta la cendre du poêle et tendit un tisonnier. On attacha la *kalyta* au manche à balai à l'aide d'un ruban rouge. lana avait des instructions écrites de baba Todossia et connaissait ce rituel grâce aux livres, mais Liouba l'avait déjà pratiqué, donc c'était elle qui dirigeait la manœuvre.

– Toi, monte sur le cheval, dit-elle à Edik en lui tendant le tisonnier. Et toi, tu seras monsieur Kalytianskyi, dit-elle à Slava. Ta tâche est de ne pas rire, sinon tu perds et on t'enduit de suie.

– Sors de la pièce et rentre à cheval, dit lana à Edik en riant.

Fronçant les sourcils, Edik rentra dans le salon à cheval sur le tisonnier.

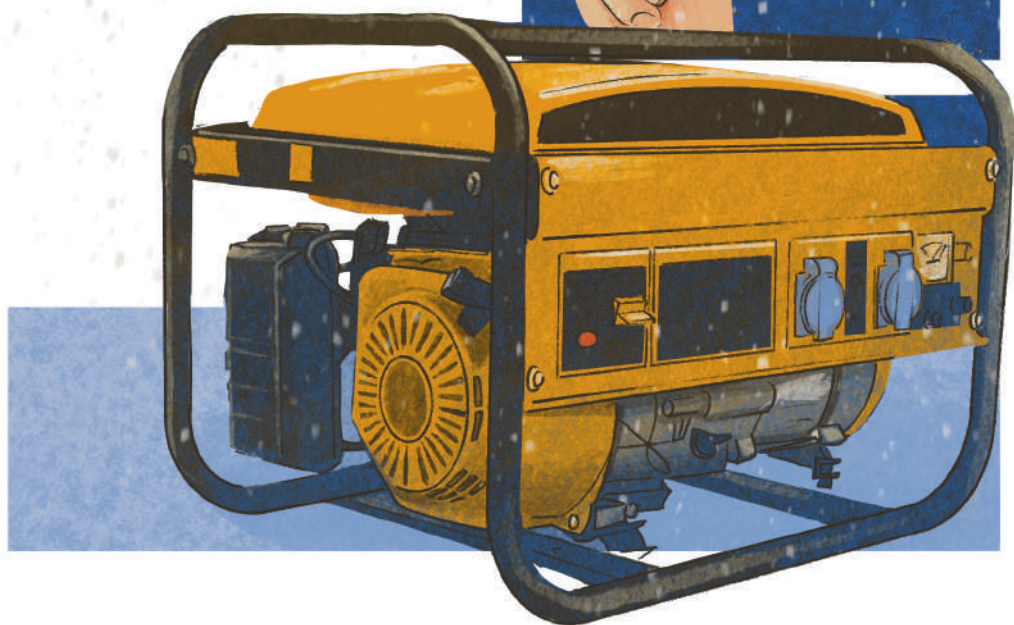
Slava étendit ses jambes sur le canapé :

– Bonsoir, monsieur Kotsioubynskyi !, dit Slava. Où allez-vous comme ça ? Vos papiers et votre livret militaire, s'il vous plaît.

– C'est un peu trop réaliste, j'ai les jambes engourdies, dit Edik.

– Je vais vous casser les dents, dit monsieur Kalytianskyi, suivant les instructions à la lettre.





Kotsioubynskyi resta impassible.

– Allez, mords !

Edik fonça vers la *kalyta* mais Slava la mit hors de portée en la soulevant prestement jusqu’au plafond. Sans se départir de son sérieux, Edik sauta sur le canapé et poussa Slava. Celui-ci courut en direction de la terrasse, le manche à balai à la main mais Edik réussit à attraper la *kalyta* et à croquer un gros oiseau moulé sur le gâteau.

Ensuite, ce fut au tour de Maxime de tenter de déjouer la garde de Slava. Les femmes essayèrent aussi de croquer la *kalyta*, quand bien même cela n’était pas dans les règles. Iana l’autorisa, en tant qu’anthropologue, en affirmant que les traditions devaient se transformer pour s’adapter à la modernité et à l’émancipation. Maxime appréciait le spectacle de Iana sautant pour attraper le manche. Allongé par terre, il voyait à chaque saut son pull se soulever, découvrant ses côtes. « Bientôt un demi-siècle que je vis et c’est toujours la même chose qui m’intéresse », pensa-t-il. Slava refusa d’être Kotsioubynskyi, s’accrochant au rôle de Kalytianskyi. Quand les deux *kalytas* furent croquées et que Slava Junior, entièrement couvert de suie, courut dehors avec le manche à balai, tout le monde s’assit. Edik se laissa choir par terre, s’adossant au canapé dans une pose de penseur, et dit :

– Je pense que la guerre se terminera d’ici l’été prochain. Surtout si l’Allemagne nous donne des Taurus, dit-il en fixant Karla. La Russie s’épuise, nous serons bientôt en Crimée...

– Qui ça, « nous » ?, demanda Slava.

– Je veux dire, « vous », sourit Edik. Au fait, Slava, j'ai un projet de documentaire. Je voudrais t'en parler. Combien de roquettes penses-tu que la Russie a encore en stock ?

– Qu'est-ce que j'en sais, Edik ?, dit Slava.

– Tu aurais une estimation, au moins ?

– Comment je le saurais ?

– Et en Crimée, on y arrivera quand, selon toi ? On est en train de détruire leur logistique. Ensuite, on s'occupera de leur défense aérienne.

– Edik, tant mieux si tu le dis, mais moi, je ne vois pas la Crimée depuis nos positions. Je ne pense ni aux roquettes ni à la logistique. Je creuse des tranchées.

– Je ne veux pas te voler la vedette, c'est tout.

– Qu'est-ce que tu veux dire par là ?

Slava termina sa saucisse et prit une bouteille de bière entre le le petit doigt et l'annulaire.

– Je ne veux pas parler à ta place, mais plutôt donner la voix aux soldats dans mon livre. De quoi vous parlez, là-bas ?

– On parle du fait que creuser la terre gelée, c'est dur, la terre argileuse, c'est galère aussi... Le sable, ça va.

– Tu aurais une vision plus globale ? Par exemple, un général américain a dit que la Crimée, c'était un piège.

– J'en sais rien, dit Slava d'un ton las. Je ne creuserai pas jusqu'en Crimée, de toute façon...

– Notre grand-mère était une femme économe, intervint Maxime. Elle ne vou-



lait pas payer pour faire retourner le jardin, et disait: «Pourquoi je devrais payer alors que j'ai deux petits-fils aussi fainéants? Ils n'ont qu'à le faire eux-mêmes!». Tu vois, Slava – Maxime se retourna vers son frère –, mamie a fait un gros investissement pour la suite de ta carrière.

– Quant à toi, c'est le mécène Kolia Karbid qui a investi dans ta carrière. Tu as une vision originale, celle d'un artiste borgne. Tes tableaux me donnent le mal de mer.

Slava pointa avec une saucisse grillée vers un tableau sur le mur. Il représentait une rue enveloppée d'une brume hivernale, parsemée d'arbres nus.

– Ne regarde pas alors, dit Maxime.

– Je regarde d'un œil, dit Slava.

– L'Ukraine est déjà pratiquement en Europe, poursuit Edik. Il aura fallu que la moitié du pays soit envahie pour qu'on nous accepte dans la grande famille européenne.

– Qu'est-ce que tu racontes?, dit Slava.

– Je t'assure, les experts l'ont confirmé.

– Eh bien, qu'ils confirment. L'Europe attend les bras croisés, pour voir si on va s'en sortir. L'Allemagne nous a envoyé des casques, dit Slava en pointant Karla du doigt. Tu parles d'une aide...

– J'y suis pour quoi, moi?, dit Karla hors d'elle. Je vous rappelle que j'ai un fils! Et ce n'est pas un casque qu'il veut donner, mais sa tête!

– C'était une image, ne te fâche pas, tempéra Slava.

– Tu devrais plutôt parler à David.

– Je le ferai, je lui dirai comment c'est en réalité.

– Il a vu des images de la libération de Kherson, où les soldats se font porter en triomphe et maintenant..., Karla s’interrompt.

– Il a peur que la guerre ne l’attende pas, sourit Slava, mais elle l’attendra... Même Maxime devra y aller vu qu’il n’y aura bientôt plus assez de soldats valides. Quant à David, il n’aura pas à se battre pour l’Ukraine. Il a un passeport allemand, non ? Qu’il garde ses forces pour l’Allemagne, un jour il devra se battre pour elle aussi.

– Où est Junior ?, Maxime pointa un fauteuil vide dans le coin.

Maryna se précipita sur la terrasse en criant : Slava-a-a !

Un bruissement se fit entendre dans les bosquets, près de la rivière.

– Je suis ici-i-i !

– Tu fais quoi ?

– Je ramasse de la glace !

– Seigneur Jésus, murmura Maryna, puis elle retourna à l’intérieur pour enfileur quelque chose et partir à la recherche du ramasseur de glace.

– lana, dit Maxime, venez, allons chercher des glaçons pour les cocktails.

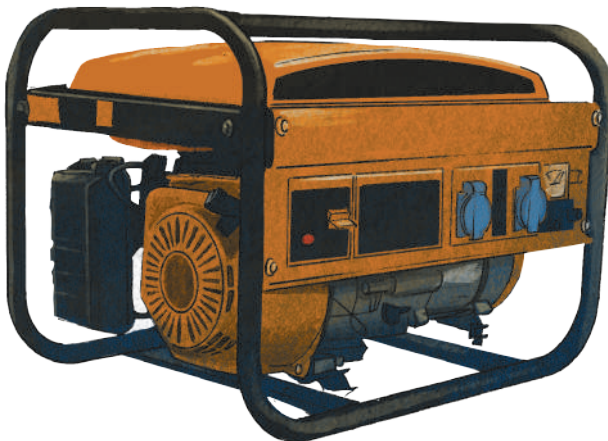
lana était en train de discuter avec Liouba sur le sofa et Maxime entendit un fragment de conversation : « ... alors, la provenance de l’aboieusement t’indiquera où chercher ton fiancé... ».

– lana, répéta Maxime, allons-y avant que l’enfant ne passe par-dessous la glace.

Maryna était déjà sortie sur la terrasse. Maxime la rattrapa et lui dit :

– Retourne à l'intérieur, je l'entends, je vais le ramener. Surveillance Edik, qu'il ne dise pas trop de bêtises à Slava. Je vais directement à la rivière, et lana fera le tour du côté du ruisseau.

À l'entrée du jardin, un ruisseau s'écoulait vers la rivière. Enfant, Maxime avait construit avec son ami Vadik, qui habitait alors dans la maison où lana vivait maintenant, un modèle réduit de la centrale hydroélectrique de Dnipro, générant de l'électricité. Ils avaient construit des ponts, des supports et des réservoirs, modélisant l'inondation des villages alentour. En juin, cette année-là, un affluent du Dnipro était arrivé jusqu'à la porte de la maison et Maxime rêvait depuis sa fenêtre d'y pêcher une carpe. Peut-être même un brochet ou un silure ! Son père l'encourageait, lui racontant au téléphone et pendant les week-ends que, lorsqu'il était petit, les crues avaient lieu chaque année et qu'il attrapait des carpes avec son grand-père entre les pommiers, à main nue. « Et là, sous le prunier, j'ai attrapé un brochet ! », avait-il dit et il voyait les yeux de son fils



étinceler. Maxime flânait dans le verger inondé, cherchant les brochets et les carpes entre les pommiers et les pruniers, mais il n’y avait que des grenouilles. Dans ses songes, des nuées de silures frottaient leurs flancs luisants contre les troncs d’arbres, et des carpes miroir scintillaient quand on les attrapait.

– Il t’a menti, avait dit son grand-père. Ne reste pas pieds nus dans l’eau, sinon tu vas prendre froid et attraper la tuberculose.

– Comme Lessia Oukraïнка⁷, avait ajouté sa grand-mère. Si je te reprends encore une fois dans l’eau, tu auras droit à une fessée !

Maxime savait que sa grand-mère ne l’attraperait pas, ne le fesserait pas et ne le renverrait même pas chez sa mère, alors il avait continué à marcher dans l’eau, comptant sur la chance.

– Ou alors un ragondin viendra te mordre les doigts, avait poursuivi sa grand-mère, jouant la carte de la peur. Tu as vu les dents qu’il a ?

Même les ragondins ne faisaient pas peur à Maxime. Les arbres étaient désormais enneigés et le ruisseau était tranquille, ne quittant pas son lit. Mieux encore, il était complètement pris dans la glace.

– Attention ici, dit Maxime à Iana, c’est glissant. Il n’y a pas eu de forte gelée mais le courant a toujours érodé ce coin. Vous serez mes yeux.

Ils marchaient le long du ruisseau, en direction de la rivière, d’où parvenaient des cliquetis et des coups sourds.

⁷ Écrivaine et poétesse de langue ukrainienne, qui fait partie du panthéon national (1871-1913). Elle est morte de la tuberculose.

Émergeant des roseaux, ils aperçurent Junior au milieu de la rivière gelée, avec sa lampe frontale allumée, en train de frapper la glace.

– Slava !, cria Maxime. Viens ici !

– Je casse la glace !, cria une voix d'enfant en retour.

Maxime se pencha vers lana et lui dit : « Allume la lampe de ton téléphone. » lana alluma la lampe et donna le téléphone à Maxime. Il le leva au-dessus de sa tête et fit :

– Viens vers la lumière, Junior !

– Laisse-moi finir, tonton Maxime !

– Je vais te montrer de la vraie glace de source ! Là, tu casses de l'eau stagnante, tête de pioche ! Viens vers la lumière !

Les coups cessèrent, le faisceau de la lampe frontale commença à se rapprocher, puis Junior surgit enfin de l'obscurité, armé d'une hache.

lana le saisit par la manche, au cas où.

– Allons à la maison, dit-elle.

Junior se tortilla.

– Eh, mais tonton a dit qu'on irait à la source !

– On y va, dit Maxime, on va prendre des glaçons pour le mojito, hein lana ?

– Il fait un peu froid et sombre pour un mojito, répondit-elle.

– On n'a qu'une vie. On ne vivra peut-être pas jusqu'à l'été, et dans les cendres nucléaires, on regrettera de ne pas avoir bu ce mojito...

Maxime s'arrêta puis guida Junior par le col devant lui sur le sentier.

– Je ne suis pas à l’aise de te savoir avec une hache derrière, dit-il. Tiens, coupe ici plutôt.

Ils s’arrêtèrent devant un petit ruisseau qui, à un endroit, s’écoulait en une cascade gelée.

Junior donna un coup de hache et la cascade se brisa dans un bruit métallique.

– Où est-ce qu’on va mettre la glace ?, demanda Maxime.

– Dans le bonnet !, répondit Junior, sûr de lui.

– Ma petite lana, dit Maxime, donnez-moi vos mains blanches, je vous préviens, ça va être un peu froid.

lana tendit ses paumes et Maxime y déposa une poignée de glaçons pointus.

– Tonton Maxime, tu veux aller à la guerre, toi ?, demanda Junior.

– Je ne sais pas, dit-il.

– Tu es triste d’avoir perdu un œil ? Tu aimerais être complètement aveugle ? Il paraît que les aveugles ont un odorat très développé. On pourrait chasser les lapins ensemble...

– Ça fait envie, répondit Maxime.

lana avançait d’un bon pas vers la lueur tamisée des fenêtres du salon, tandis que derrière elle, la conversation entre Junior et son oncle allait bon train.

– Tu aurais préféré être aveugle de l’œil droit, au lieu du gauche ? Et tu pourrais être un sniper ? Il n’ont besoin que d’un œil. Tu as demandé au commissariat militaire ?



– Bonne idée, dit Maxime, je leur demanderai. Tu as raison. Pour viser, ils ferment toujours un œil de toute façon. Merci.

– De rien, lança Junior. Peut-être que tu auras quelque chose. Et David, il est déjà à la guerre ?

– Pas encore, dit Maxime.

– Il a quel âge ?

– Il aura dix-huit ans l'été prochain.

– Comme je l'envie !, soupira Junior. Moi, il me reste encore huit ans et deux mois à attendre.

Juste devant la maison, Junior fit un bond de côté et, dépassant Maxime et Lana, entra en courant.

– Mon Dieu !, cria Liouba. Que quelqu'un lui enlève cette hache !

Les mains engourdies par le froid, Lana jeta les glaçons dans l'évier de la cuisine. Elle sentit une présence dans son dos. C'était Karla. Elle se pencha au-dessus de l'évier et lui murmura :

– Dites-lui d'influencer David. C'est son fils unique. Lana se retourna.

– Qui suis-je pour lui dire ça ? Je ne suis qu'une voisine.

– Je sais que vous avez de l'influence sur lui, je le connais depuis longtemps. Dites-lui.

– Je ne savais même pas qu'il avait un fils.

– Faites tout votre possible pour sauver une vie.

Lana écarta les bras et secoua les restes de glace et d'eau dans l'évier.

– S'il vous plaît. Je le connais.

Karla se dirigea vers le salon et, sur le seuil de la cuisine, dit :



– Il va vous proposer de vous peindre.

On entendit un tintement de verre dans le salon. Edik portait un toast. Karla sortit, laissant derrière elle des effluves de citron amer.

– Je souhaite que tout le monde revienne vivant, dit Edik, un verre à la main. Et à toi, mon cher ami, mon camarade, je te souhaite l’inspiration et la force de reconstruire tous les ponts après la victoire, tous les hôpitaux, les écoles, les maisons. Ta tâche est herculéenne ! Que tes mains ne fatiguent jamais ! Santé à toi, mon fidèle ami !

Titubant légèrement, Edik s’approcha de Maxime et l’embrassa bruyamment sur les deux joues.

Le père apparut à la porte.

– Impossible de fermer l’œil, dit-il, haussant les épaules.

– Papa, dit Maxime, prends un verre avec nous.

La chevelure grise et ondulée du père était éclairée par une lumière orangée, diffusée par une lampe dans le coin. Ses jambes tremblaient un peu et il portait des chaussettes relevées et des pantoufles. Il avait enfilé une épaisse veste rouge en flanelle par-dessus ses vêtements.

– Liza, s’adressa-t-il à la mère. Pour je ne sais quelle raison, ce monsieur m’appelle papa.

– Liza ?, fit la mère, levant les yeux, l’air exaspéré.

– C’est moi, ton fils, s’identifia Maxime. On vit ensemble. Bois à ma santé.

– Tu es mon fils ?, dit le père, décontenancé, avant d’éclater de rire. Bon, puisque tu le dis, sers-moi !

Il ne pouvait pas s’arrêter de rire et tremblait de tout son corps.

Avec un air incrédule teinté d'ironie, le père but son vin, s'assit dans le fauteuil, et continua à fixer Maxime, d'un œil bienveillant et amusé. L'alcool apporta sa dose d'euphorie, ses paupières s'alourdirent, ses bras se détendirent, ses jambes s'allongèrent et il s'endormit, assis dans le fauteuil, comme seuls savent le faire les gens âgés, lorsque leur monde se dissout peu à peu. Quand les mains chaudes de Liouba touchèrent son épaule et qu'il entrouvrit les yeux, il n'y avait déjà plus personne autour d'eux, hormis les chats noirs qui dormaient sur le canapé. Une lumière tamisée, émise par la lampe dans le coin, éclairait faiblement la pièce. Roman loukhymovytch regarda autour de lui : la pièce lui semblait inconnue et familière à la fois. Il avait l'air d'un petit garçon attendant que sa maman vienne le border dans son lit. Seul le portrait d'un homme âgé aux cheveux gris, qui semblait le fixer sur le mur d'en face, lui rappelait vaguement quelqu'un, quelqu'un qui lui avait rendu visite en rêve et l'avait attrapé par la jambe. loukhymovytch voulut détourner le regard et tenta de se lever. Les mains de Liouba le soutinrent et, lentement, ils se dirigèrent vers la chambre.

Pendant ce temps, lana se tenait près du trou dans la clôture, et alluma la lampe torche de son téléphone pour pouvoir franchir le passage. Contrairement à Maxime, elle ne connaissait pas bien son chemin, et elle ne comptait pas finir sa soirée ensevelie sous la neige. Avant de regarder où elle mettait les pieds, elle leva les yeux vers les étoiles, qui scintillaient dans le ciel d'hiver. Tel un drap épais et dense,

elles pendaient au-dessus de la ruelle, de la rivière et du ruisseau. Elles étaient proches et basses, comme jamais. Le silence était si épais que chaque mouvement était assourdissant.

– lana, entendit-on depuis la terrasse.

Maxime se tenait là.

– lana, répéta-t-il.

– Bonne nuit, dit lana.

– Ouaf ouaf, répondit-il.

Traduit par Anthelme Vidaud

